

POISON

Parce que le vrai danger, c'est le monde

Fiction romanesque - littérature contemporaine

Ghislain Bindé

Manuscrit complet - 24 322 mots - grands adolescents et jeunes adultes

Courriel : ghislainbinde11@gmail.com

Téléphone : +33 7 53 42 87 84

Adresse : 192 rue de la Chênaie, 34090 Montpellier, France

SOMMAIRE

Première partie - Les murs apprennent à se taire

Chapitre 1 - Les murs qui parlent

Chapitre 2 - Le premier rite

Chapitre 3 - Le jour d'après

Chapitre 4 - Les feuilles bleues

Chapitre 5 - Kader au fond de la classe

Deuxième partie - Les lumières qui promettent

Chapitre 6 - Le Wagon

Chapitre 7 - Le téléphone de Moussa

Chapitre 8 - Clara et Sonia

Chapitre 9 - Les garçons du carrefour

Chapitre 10 - L'argent propre

Chapitre 11 - La première dette

Chapitre 12 - Top 2000

Chapitre 13 - La nuit de Junior

Troisième partie - Le poison change de visage

Chapitre 14 - Les filles qui s'effacent

Chapitre 15 - La chambre de Sonia

Chapitre 16 - Le frère qui ment

Chapitre 17 - Le corps parle

Chapitre 18 - Ce que le corps des garçons tait

Chapitre 19 - La porte entrouverte

Chapitre 20 - Ceux qu'on ne sauve pas seul

Chapitre 21 - Le miroir d'internet

Chapitre 22 - La honte en partage

Chapitre 23 - Le carnet des absentes

Chapitre 24 - Les noms des garçons

Chapitre 25 - Le message de Kader

Quatrième partie - Les noms qui restent

Chapitre 26 - Les rituels de survie

Chapitre 27 - Une nuit au commissariat

Chapitre 28 - Sans adresse

Chapitre 29 - Le retour de Safi

Chapitre 30 - Grâce apprend à dire non

Chapitre 31 - Revenir

Chapitre 32 - Le prix du silence

Chapitre 33 - Dernières lueurs

Chapitre 34 - La lettre de Moussa

Chapitre 35 - Mon nom

Épilogue - L'écho des absentes

AVERTISSEMENT

Ce roman aborde des violences subies par les jeunes, notamment l'excision, l'exploitation sexuelle de mineures, les violences familiales, l'emprise, les escroqueries numériques, les addictions, la maladie et la mort. Les scènes restent non graphiques, mais certains passages peuvent heurter.

Aïcha demeure le centre du récit, mais le roman suit également des garçons confrontés à la pauvreté, à la pression de paraître forts, à la recherche d'argent rapide, aux violences et au silence émotionnel.

Les expressions ivoiriennes et certains mots de rue ont été conservés afin de respecter les lieux, les voix et les réalités du récit.

QUELQUES MOTS DU RÉCIT

Bizi : dans le récit, jeune femme qui monnaie son image, sa compagnie ou son corps dans un univers de débrouille et d'exploitation.

Brouteur : escroc utilisant notamment internet, de faux profils et la manipulation affective pour soutirer de l'argent.

Gbaka : minibus de transport collectif très présent à Abidjan.

Gnambro : rabatteur ou intermédiaire autour des gares et des transports collectifs.

Maquis : bar-restaurant populaire, lieu de musique, de rencontre et de vie nocturne.

Avant le goût du poison

Le jour où j'ai compris que le monde pouvait continuer sans moi, un gbaka a klaxonné trois fois dans la rue.

J'étais assise sous un manguier, dans une cour abandonnée de Yopougon. Il avait plu. La terre humide collait à mes sandales et l'électricité venait encore de partir dans le quartier. Sans les néons, les maquis semblaient moins puissants. On entendait les voix réelles derrière la musique: des hommes qui réclamaient leur monnaie, une femme qui insultait un serveur, un enfant qui pleurait parce qu'il avait faim.

J'avais sur les genoux un petit carnet à couverture bleue. Des noms remplissaient les pages. Clara. Sonia. Mariam. Fanta. Des prénoms, des surnoms, parfois seulement une initiale, parce que certaines filles avaient disparu avant que j'apprenne qui elles étaient vraiment.

Sur la dernière page, j'ai écrit le mien.

Aïcha Traoré.

Pas Princesse Aïsha, le nom du profil. Pas Bijou, celui que les hommes utilisaient. Pas « la petite du Wagon ». Mon nom entier, avec l'accent que le téléphone oubliait toujours.

J'ai pensé à une salle de classe. Une fenêtre ouverte. Une craie entre mes doigts. Des élèves qui attendaient que je parle.

Cette image ne m'avait jamais quittée. Même lorsque je ne pouvais plus payer le transport, même lorsque mes mains tremblaient, même lorsque mon propre reflet me semblait appartenir à une autre femme.

Avant de fermer les yeux, j'ai essayé de me souvenir du premier moment où le poison était entré dans ma vie.

Je n'ai pas trouvé une date.

Le poison n'était pas arrivé dans une bouteille. Il n'avait pas un visage unique. Il avait commencé dans une maison où tout le monde savait se taire.

PREMIÈRE PARTIE

LES MURS APPRENNENT À SE TAIRE

Chapitre 1 - Les murs qui parlent

À Yopougon, le matin ne demandait la permission à personne.

Avant six heures, les vendeuses installaient déjà leurs bassines au bord de la route. L'huile chauffait dans les marmites noircies. Les gnambros tapaient sur les portières des gbakas en criant les destinations. « Adjamé! Adjamé direct! » Les moteurs toussaient, les radios se disputaient l'espace et la poussière montait avant même que le soleil soit haut.

Notre maison se trouvait au fond d'une cour commune, derrière un portail qui grinçait comme s'il avait quelque chose à dénoncer. Nous étions nombreux: mes parents, mes frères, mes sœurs, des cousins qui arrivaient pour quelques jours et restaient parfois un trimestre. La cour servait de cuisine, de buanderie, de salle à manger, de terrain de jeu et de tribunal.

Mon père parlait peu. Il n'en avait pas besoin. Quand il déposait ses sandales devant la porte, les voix baissaient d'elles-mêmes. Ma mère, elle, occupait l'air avec ses gestes. Elle criait en lavant, criait en cuisinant, criait pour retrouver une cuillère qu'elle tenait parfois dans sa main. Ses colères partaient vite, mais elles laissaient toujours quelque chose derrière elles.

J'avais huit ans lorsque tante Mariam m'a prêté mon premier vrai livre.

Elle habitait deux portes plus loin et vendait des pagnes au marché. Le livre avait perdu une partie de sa couverture. Les pages sentaient l'humidité et le savon. Elle me l'a glissé entre deux tissus comme si elle me confiait de l'argent volé.

- Ne laisse pas les petits déchirer ça, m'a-t-elle dit.

Je suis allée me cacher derrière la citerne. À cet endroit, personne ne venait sans raison. Je lisais lentement, avec l'index sous les mots. L'histoire parlait d'une fille qui quittait son

village pour devenir institutrice. Elle traversait une rivière, dormait chez une tante sévère et finissait par se tenir devant un tableau noir.

J'ai relu la phrase trois fois: « Le premier jour, elle écrivit son nom à la craie. »

Je me suis imaginée faire la même chose.

AÏCHA.

Les lettres auraient été grandes, droites, propres. Personne ne m'aurait interrompue.

Personne ne m'aurait demandé de baisser les yeux.

Mon père m'a trouvée avant la fin du chapitre.

- Tu fais quoi là?

Je lui ai montré le livre.

- Ta mère t'appelle depuis longtemps. Va l'aider.

Il n'a pas regardé le titre. Sa voix était calme, ce qui signifiait que la discussion était terminée.

Le soir, pendant que je rinçais les marmites, les mots continuaient à vivre dans ma tête.

La maison décidait de mes gestes, mais pas encore de toutes mes pensées.

À cette époque, je ne savais pas expliquer pourquoi les garçons pouvaient rester dehors après la tombée du jour alors que mes sœurs et moi devions rentrer dès que les lampadaires s'allumaient. Je ne comprenais pas pourquoi on félicitait mon frère lorsqu'il répondait à un adulte, mais qu'on me traitait d'insolente pour la même chose.

Je posais des questions à ma mère.

- Pourquoi Moussa ne lave jamais ses habits?

- Parce que c'est un garçon.

- Et alors?

- Aïcha, ne commence pas.

« Ne commence pas » était une phrase qui fermait beaucoup de portes.

Il y avait aussi les regards. Ceux des hommes assis devant le maquis, qui suivaient les adolescentes lorsqu'elles passaient. Ceux des femmes qui regardaient les mêmes filles et secouaient la tête, comme si une jupe pouvait être coupable avant même qu'un homme ouvre la bouche.

Un après-midi, ma grande sœur Safi est rentrée en pleurant. Un homme l'avait suivie depuis la boutique. Ma mère l'a d'abord serrée contre elle, puis elle a demandé:

- Tu portais quoi?

Je me souviens encore du visage de Safi. Quelque chose s'est fermé dans ses yeux. Plus tard, elle m'a dit de ne jamais raconter certains problèmes si je ne voulais pas qu'on les transforme en faute.

Le soir même, Safi et moi avons partagé la vaisselle. Elle frottait une casserole avec une colère qui faisait grincer l'aluminium.

- Maman n'aurait pas dû te demander ça, ai-je murmuré.

- Demander quoi?

- Ce que tu portais.

Elle a arrêté sa main.

- Tu as entendu?

J'ai hoché la tête.

- Alors retiens bien. Quand un homme te dérange, tu pars vite. Tu ne discutes pas. Et si tu racontes, choisis bien à qui.

- Pourquoi on doit choisir?

- Parce que certaines personnes préfèrent protéger leur tranquillité que protéger une fille.

Elle avait quinze ans et parlait déjà comme une vieille femme. Je lui ai demandé si elle voulait encore devenir infirmière. Elle a souri sans joie.

- Avec quel argent?

Cette réponse m'a poursuivie. Chez nous, les rêves n'étaient jamais déclarés impossibles. On demandait seulement « avec quel argent? », puis on regardait le rêve se dégonfler tout seul.

Quelques jours plus tard, mon frère Moussa a cassé un carreau en jouant au ballon dans la cour. Mon père l'a grondé, puis lui a demandé s'il avait au moins marqué le but. Tout le monde a ri. Lorsque j'ai renversé une bassine la semaine suivante, on a dit qu'une fille distraite ferait honte à son mari.

Je ne connaissais pas encore cet homme imaginaire à qui ma conduite appartenait déjà. Il semblait vivre dans chaque décision de la maison. Je devais apprendre à cuisiner pour lui, à me taire pour lui, à protéger un corps qu'on préparait à lui remettre. Pendant ce temps, personne ne lui demandait de devenir quelqu'un qui mériterait toutes ces précautions.

C'est ainsi que j'ai appris que les murs parlent. Ils ne parlent pas avec une voix. Ils répètent les règles, les peurs et les humiliations jusqu'à ce qu'on finisse par les confondre avec la vérité.

La nuit, allongée près de mes sœurs, j'écoutais les maquis réveiller le quartier. Les basses traversaient les tôles. Des bouteilles se brisaient. Quelqu'un riait trop fort. Quelqu'un d'autre criait. Je serrais le livre de tante Mariam contre ma poitrine et j'imaginai une salle de classe loin de là.

Je croyais encore qu'un rêve suffisait pour ouvrir une porte.

Je ne savais pas que certaines portes se ferment sur les filles avant même qu'elles soient assez grandes pour atteindre la poignée.

Chapitre 2 - Le premier rite

Le matin du rite, ma mère ne m'a pas regardée pendant qu'elle me coiffait.

Ses doigts tiraient sur mes cheveux avec une précision inhabituelle. Dans la cour, les plus petits couraient autour d'une bassine renversée. Une tante avait apporté du sucre et des boissons. Les adultes parlaient bas, mais ils souriaient lorsque je tournais la tête vers eux.

J'avais neuf ans.

On m'avait dit qu'une femme viendrait. On avait parlé de courage, de propreté, de tradition. Personne n'avait prononcé le mot qui aurait pu me permettre de comprendre.

- Est-ce que ça fait mal? ai-je demandé.

Ma mère a serré une tresse entre ses doigts.

- Toutes les filles de la famille sont passées par là.

Ce n'était pas une réponse. Chez nous, une chose devenait acceptable dès qu'elle avait déjà fait souffrir plusieurs générations.

On m'a conduite derrière la maison, dans une petite pièce qui servait d'habitude à ranger des bassines et des outils. Une vieille femme m'attendait. Je me souviens surtout de l'odeur: eau de Cologne, tissu humide, métal. Deux tantes se tenaient près de la porte.

J'ai cherché mon père. J'ai aperçu son ombre dans la cour, puis la porte s'est refermée.

Ce qui s'est passé ensuite ne tient pas dans une phrase. Je pourrais parler de la douleur, mais la douleur n'a pas été le pire. Le pire a été de comprendre que les mains qui me tenaient appartenaient à des femmes qui disaient m'aimer. Le pire a été d'entendre, au-delà du mur, la vie continuer normalement.

Un enfant a ri.

Un vendeur a crié le prix de ses oranges.

Un gbaka a klaxonné.

Quand tout a été fini, une tante m'a donné un morceau de sucre.

- Tu es devenue une vraie fille maintenant.

J'ai serré le sucre dans ma paume jusqu'à ce qu'il fonde et colle à ma peau.

Le soir, ma mère est entrée dans la chambre avec une bassine d'eau tiède. Elle a posé la bassine près du matelas et est restée debout.

- Pourquoi? lui ai-je demandé.

Elle a regardé la porte plutôt que mon visage.

- Parce que c'est comme ça chez nous.

- Et toi aussi?

Ses épaules se sont figées.

Pendant une seconde, j'ai vu dans ses yeux une petite fille que je ne connaissais pas.

Une petite fille qui avait probablement posé la même question à sa propre mère.

- Dors, Aïcha.

Elle est sortie.

Les jours de récupération ont été enveloppés de consignes. Ne pas courir. Ne pas poser trop de questions. Ne pas dire aux garçons. Ne pas laisser les voisins croire que j'étais faible.

Une cousine de mon âge, Hawa, est venue me voir. Elle s'est assise près du matelas et a regardé la bassine sans la regarder vraiment.

- Moi, c'était l'année passée, a-t-elle chuchoté.

- Pourquoi tu ne m'as rien dit?

- On m'avait interdit.

- Est-ce que ça s'arrête de faire mal?

Elle a réfléchi longtemps.

- Là, oui.

Elle a montré son ventre, puis sa poitrine.

- Mais ici, je ne sais pas.

Nous sommes restées silencieuses. Cette conversation de deux enfants contenait plus de vérité que toutes les explications des adultes.

Une semaine plus tard, les femmes de la famille ont préparé un repas. Elles m'ont offert un pagne et ont chanté. Les voisines m'ont félicitée. Je souriais sur les photos parce qu'une tante pinçait discrètement mon bras chaque fois que mon visage se fermait.

Plus tard, j'ai découvert ces images dans le téléphone de ma mère. On aurait dit une fête d'anniversaire. Il n'existait aucune trace visible de ce qui avait précédé les sourires. C'était peut-être cela, le talent des familles: fabriquer des souvenirs propres autour des blessures qu'elles refusaient de nommer.

À partir de ce jour, quelque chose a changé entre mon corps et moi. Je le portais comme on porte un objet confié par quelqu'un d'autre: avec méfiance, sans savoir s'il m'appartenait vraiment.

À l'école, je restais assise avec difficulté. La maîtresse a remarqué ma démarche.

- Tu es malade?

J'ai regardé les autres élèves. Deux filles de ma classe savaient. Elles ont baissé les yeux.

- Non, madame.

Le mensonge est sorti facilement. C'était la première fois que je protégeais les adultes contre la vérité de ce qu'ils m'avaient fait.

Les semaines ont passé. La douleur visible a diminué. Les adultes ont cessé de me demander si j'étais courageuse. La vie a repris sa place, mais je n'étais plus exactement la même.

Je me suis mise à observer ma mère autrement. Ses colères me semblaient moins simples. Parfois, au milieu d'une dispute, elle s'arrêtait brusquement, comme si une ancienne

peur venait de lui couper la voix. Je voulais lui demander si elle regrettait. Je n'ai jamais trouvé le moment.

Un dimanche, à l'église, le pasteur a parlé de la protection des enfants. Il a dit que Dieu voyait tout. J'ai attendu qu'il parle de ce qui s'était passé dans la petite pièce. Il ne l'a pas fait.

Après le culte, les mêmes tantes qui m'avaient tenue ont chanté plus fort que tout le monde.

Ce jour-là, j'ai compris qu'on pouvait prier avec des mains qui avaient blessé.

J'ai aussi compris que le silence ne signifiait pas l'absence de mots. Le silence était parfois un accord signé par toute une famille.

Je continuais à lire derrière la citerne. Dans les livres, les filles traversaient des épreuves et trouvaient toujours quelqu'un pour les croire. Dans ma vie, je ne savais même pas à qui raconter ce que tout le monde connaissait déjà.

Le poison avait désormais une première saveur: celle du sucre qu'on donne à une enfant pour l'empêcher de nommer sa blessure.

Chapitre 3 - Le jour d'après

Le jour où je suis retournée à l'école, personne ne m'a demandé ce qui m'était arrivé.

Ma mère avait repassé mon uniforme avec une marmite remplie de braises. La jupe me serrait à la taille et chaque pas tirait quelque part dans mon corps. Elle m'avait dit de marcher normalement. Une fille courageuse, selon elle, ne donnait pas au quartier le plaisir de compter ses douleurs.

Dans le gbaka, je suis restée debout malgré un siège libre. Je craignais de m'asseoir, mais je craignais encore plus que quelqu'un remarque que je ne pouvais pas. Les cahots de la route remontaient dans mes jambes. Je mordais l'intérieur de ma joue pour ne pas laisser sortir un son.

À la récréation, Hawa m'a trouvée derrière le bâtiment des toilettes.

- Tu saignes encore? a-t-elle murmuré.

J'ai haussé les épaules. Elle avait apporté un morceau de tissu plié dans un sac noir. Elle me l'a tendu sans regarder mon visage.

- Ma grande sœur m'avait donné ça, après.

Après. Le mot suffisait entre nous. Il contenait la pièce fermée, l'odeur du métal, les tantes qui tenaient les bras et le sucre dans la paume. Nous étions deux enfants qui parlaient comme des femmes chargées de garder un secret de famille.

Un groupe de garçons a couru près de nous. L'un d'eux a lancé une balle qui a frappé le mur au-dessus de ma tête.

- Aïcha, tu ne joues plus? a crié Moussa le Petit, un camarade qui ne savait rien.

J'ai dit que j'avais mal au ventre.

Il a ri.

- Les filles ont toujours mal quelque part.

Les autres ont ri avec lui. Je ne leur en ai pas voulu. On leur apprenait aussi une langue dans laquelle la douleur des filles devenait une plaisanterie et la leur, une faiblesse à cacher.

En classe, madame Koné a dicté une phrase: « Le silence n'est pas toujours l'absence de bruit. » Je suis restée longtemps avec mon stylo suspendu. Autour de moi, les plumes grattaient les cahiers. J'avais l'impression qu'elle avait écrit la phrase pour moi sans le savoir.

- Aïcha, tu es avec nous? demanda-t-elle.

J'ai recopié les mots. Mon écriture tremblait.

À midi, je n'ai pas mangé. La vendeuse de riz installée devant l'école m'a proposé le fond d'une assiette, mais l'odeur d'huile m'a donné la nausée. J'ai bu de l'eau et observé les élèves. Certains garçons comparaient leurs chaussures. Une fille racontait que sa tante allait l'envoyer vivre en Europe. Un autre garçon, Kader, dormait la tête sur ses bras. Son uniforme était trop grand et son col gardait une trace rouge, comme si quelqu'un l'avait serré trop fort.

Madame Koné s'est approchée de moi après le dernier cours.

- Tu as été absente plusieurs jours.

- J'étais malade.

- Quelle maladie?

Je connaissais la réponse autorisée: une fièvre. Les adultes acceptaient les fièvres. Elles ne demandaient pas qu'on remette en question la famille, la tradition ou l'autorité d'un père.

- Palu, ai-je dit.

Elle a regardé ma démarche, puis mon visage.

- Si tu veux me parler, tu peux rester un peu.

La peur m'a traversée plus vite que la douleur. Je me suis demandé ce qui arriverait si je racontais. Est-ce qu'elle appellerait mes parents? Est-ce qu'on dirait que j'avais sali le nom de

la famille? Est-ce que ma mère pleurerait parce que je l'avais trahie, elle, au lieu de pleurer pour moi?

- Je dois rentrer aider, ai-je répondu.

Elle n'a pas insisté. Avant que je parte, elle m'a donné une feuille blanche.

- Écris ce que tu n'arrives pas à dire.

Je l'ai pliée en quatre et cachée sous ma chemise.

Le soir, derrière la citerne, j'ai essayé. J'ai écrit: « Elles m'ont fait mal. » Puis j'ai barré la phrase. J'ai écrit: « Ma mère était là. » Je l'ai barrée aussi. À la fin, la feuille était couverte de traits noirs, comme une petite prison dessinée à la règle.

Safi m'a surprise.

- Tu fais quoi?

J'ai caché la feuille.

- Rien.

Elle s'est assise près de moi. Elle avait commencé à travailler chez une coiffeuse et ses doigts sentaient les produits défrisants.

- Je sais ce que c'est, dit-elle.

Je n'ai pas répondu.

- Moi aussi, je suis passée par là. Après, j'ai voulu parler à une tante. Elle m'a dit de remercier Dieu d'être devenue propre.

- Tu as remercié?

Safi a regardé le ciel entre les tôles.

- J'ai appris à dire merci quand je voulais crier. C'est différent.

Elle a pris la feuille, l'a dépliée et n'a pas essayé de lire sous les ratures.

- Garde-la. Un jour, tu trouveras peut-être les mots.

J'ai conservé cette feuille pendant des années. Elle n'a pas empêché la suite. Elle ne m'a pas guérie. Mais elle a été le premier endroit où mon silence avait laissé une trace visible.

Chapitre 4 - Les feuilles bleues

L'école était le seul endroit où mon nom précédait mon sexe.

Dans la cour, j'étais encore « la fille de Traoré » ou « la petite de la cour du fond ». Mais lorsque madame Koné faisait l'appel, elle disait simplement:

- Aïcha?

Et je répondais:

- Présente.

J'aimais ce mot. Présente. Il signifiait que j'étais là et que quelqu'un l'avait remarqué.

Je n'étais pas la meilleure de la classe, mais je lisais avec une facilité qui étonnait madame Koné. Elle me prêtait parfois des livres du petit placard derrière son bureau. Je les rendais couverts de papier journal pour ne pas les abîmer.

À douze ans, j'ai écrit ma première histoire sur un cahier de calcul. Elle parlait d'une fille qui transformait les injures en oiseaux. Chaque fois qu'on lui disait qu'elle ne valait rien, un oiseau sortait de sa bouche et s'envolait au-dessus de la ville.

Madame Koné a lu le texte après la classe.

- Pourquoi les oiseaux ne reviennent jamais?

- Parce qu'ils ont peur d'être enfermés.

Elle m'a regardée longtemps, puis elle a écrit en haut de la page: « Continue. »

J'ai gardé ce mot comme une promesse.

Mais les promesses de l'école coûtaient de l'argent. Les cahiers, l'uniforme, les frais, les transports lorsque les pluies rendaient les routes impraticables. À la maison, chaque dépense devenait une bataille.

Mon père disait que les garçons avaient besoin d'étudier pour nourrir leur famille. Pour les filles, il parlait de mariage, de cuisine et de respect.

- Elle lit bien, disait ma mère parfois.

- Lire ne remplit pas une marmite, répondait-il.

À treize ans, j'ai commencé à vendre des beignets avant les cours. Je me levais à quatre heures pour aider ma mère, puis je portais la bassine jusqu'au carrefour. J'arrivais en classe avec l'odeur d'huile dans les cheveux et la fatigue dans les yeux.

Un matin, je me suis endormie pendant une dictée. Toute la classe a ri lorsque madame Koné a tapé doucement sur ma table.

- Aïcha, reste avec nous.

Je voulais lui répondre que j'essayais de rester partout à la fois: à la maison, à la vente, à l'école, dans les attentes de mes parents. Mais je me suis contentée de me redresser.

Madame Koné avait essayé de convaincre mon père une première fois. Elle était venue à la maison après les cours, avec son sac serré contre elle. Mon père lui avait offert une chaise dans la cour, par respect pour son métier.

- Votre fille a des capacités, avait-elle dit. Elle pourrait obtenir une aide si elle poursuit.

- Une aide pour quoi? avait demandé mon père.

- Pour ses études.

Il avait souri poliment.

- Madame, vous connaissez les enfants. Aujourd'hui ils disent qu'ils veulent devenir ministre, demain ils ne savent même pas préparer une sauce.

Ma mère avait baissé la tête. Madame Koné avait continué, plus doucement:

- Aïcha ne demande pas à devenir ministre. Elle demande à apprendre.

Le visage de mon père s'était durci.

- Chez nous aussi, elle apprend.

Après le départ de la maîtresse, il m'avait interdit de lui raconter les affaires de la maison. Je n'avais pourtant rien raconté. Le simple fait qu'une femme extérieure ait vu mes capacités ressemblait déjà à une trahison.

À partir de là, je travaillais mes devoirs en cachette. Je posais le cahier sous une assiette lorsque quelqu'un entrait. J'apprenais les leçons en remuant la sauce. Parfois, Moussa me demandait de résoudre ses exercices, puis les présentait comme les siens. Mon père le félicitait.

Je n'étais pas seulement privée de temps. Je devenais invisible au cœur même de ce que je savais faire.

La décision est tombée l'année de mes quatorze ans.

Mon père m'a appelée après le repas.

- À partir de lundi, tu aides ta mère à plein temps.

J'ai cru d'abord qu'il parlait des vacances.

- Et l'école?

- On n'a pas les moyens de jouer avec ça. Moussa doit préparer son examen.

- Moi aussi, j'ai un examen.

Il a levé les yeux. La cour s'est tue.

- Tu discutes maintenant?

Ma mère a continué à trier le riz. Aucun grain ne semblait mériter qu'elle relève la tête.

Le lundi, j'ai mis mon uniforme quand même.

Je suis restée assise sur le matelas jusqu'à l'heure où les élèves devaient être en classe.

Ma mère m'a demandé deux fois de me changer. J'ai fait semblant de ne pas entendre.

Puis je suis sortie sans cartable.

Je suis allée jusqu'au portail de l'école. Les retardataires couraient encore. Madame Koné m'a aperçue.

- Aïcha, qu'est-ce que tu fais dehors?

- Je ne viens plus.

Elle m'a conduite sous le manguier de la cour. Je lui ai parlé des frais, de Moussa, des beignets, de la décision de mon père. Elle a fermé les yeux un instant, comme quelqu'un qui connaissait déjà la fin de l'histoire.

- Je peux parler à tes parents.

- Ça va aggraver.

Elle n'a pas insisté.

Elle est retournée dans la classe et a arraché plusieurs pages d'un cahier à couverture bleue. Elle m'a aussi donné un stylo presque neuf.

- Tu lis bien. Tu écris bien. Ne laisse personne te faire croire le contraire.

J'ai pris les feuilles.

- J'écris quoi?

- Ce que tu ne peux pas dire.

Je suis rentrée à pied. Les feuilles étaient pliées sous mon pagne pour que mon père ne les voie pas. Pendant des années, elles ont été la seule chose qui m'appartenait vraiment.

Le lendemain, j'ai vendu des beignets toute la journée.

À midi, deux filles de mon âge sont passées devant moi en uniforme. Elles se plaignaient d'un devoir de mathématiques. J'aurais voulu leur dire de ne pas mépriser leur fatigue, qu'il existe des douleurs qu'on envie lorsqu'on les a perdues.

Je n'ai rien dit.

J'ai tendu un sachet à un client et rendu la monnaie.

C'était ainsi que l'autre école commençait.

Chapitre 5 - Kader au fond de la classe

Kader occupait toujours la dernière table, près de la fenêtre cassée.

Il arrivait en retard avec des excuses différentes: le gbaka, une commission pour son oncle, une petite sœur malade. Madame Koné savait qu'il inventait, mais elle lui demandait seulement de s'asseoir. Certains enseignants le chassaient pour moins que ça. Elle, elle regardait d'abord s'il avait mangé.

Un lundi, il est venu sans cahier. Le professeur de mathématiques lui a ordonné de rester debout.

- Un garçon de ton âge qui ne sait même pas garder ses affaires, tu vas devenir quoi?

Kader a fixé le sol.

- Rien, monsieur.

La classe a ri. Le professeur aussi, comme si la réponse prouvait son intelligence.

À la récréation, je lui ai prêté quelques pages de mon vieux cahier. Il les a arrachées avec soin.

- Je vais te rembourser, a-t-il dit.

- Ce sont des feuilles, pas un prêt bancaire.

Il a souri. C'était rare. Kader avait un visage sérieux qui vieillissait dès qu'un adulte entrait dans la pièce.

Nous avons commencé à travailler ensemble. Il était bon en calcul mental et mauvais dès qu'il fallait écrire une phrase entière. Il disait que les mots se mélangeaient dans sa tête. Moi, je transformais ses problèmes en histoires. Trois mangues plus deux mangues devenaient les mangues volées dans la cour de monsieur Bamba. Il retenait mieux lorsqu'il pouvait rire.

Un après-midi, son oncle l'attendait devant l'école. Il portait une chemise ouverte sur un débardeur et tenait un câble électrique enroulé autour de sa main.

- Toi, tu es devenu ministre pour finir à cette heure?

Kader a blêmi.

Madame Koné est sortie du portail.

- Il avait une séance de rattrapage avec moi.

L'homme l'a saluée avec un sourire sans respect.

- Madame, l'école ne nourrit pas la maison. Il doit venir au garage.

- Il a treize ans.

- Et moi, à treize ans, je nourrissais déjà ma mère.

Kader n'a rien dit. Son oncle l'a attrapé par le bras et ils sont partis. Le câble cognait sa cuisse à chaque pas.

Le lendemain, Kader avait une marque sur le cou. Personne n'a posé de question. Entre garçons, les coups étaient appelés éducation. Lorsqu'ils pleuraient, on leur demandait s'ils voulaient devenir des femmes. On construisait leur dureté avec les mêmes mots qui servaient à rabaisser les filles.

Quelques semaines plus tard, il a cessé de venir.

Je l'ai retrouvé près du grand carrefour, un chiffon à la main. Il nettoyait les pare-brise pendant les feux rouges. Lorsque les voitures démarraient, il courait entre les pare-chocs pour récupérer une pièce.

- Tu reviens quand? lui ai-je demandé.

- Quand j'aurai payé ce que je dois.

- Tu dois quoi?

- Tout.

Il a ri, mais son rire n'allait pas jusqu'aux yeux.

Son oncle avait décidé qu'un garçon devait rapporter. Au garage, Kader recevait des insultes, des gifles et parfois rien à manger. Alors il venait au carrefour. Des garçons plus âgés lui avaient montré comment repérer les conducteurs généreux, comment insister sans provoquer, comment courir lorsqu'un policier approchait.

- Il y en a qui font mieux, m'a-t-il confié. Ils sont dans les affaires avec téléphone.

- Quelles affaires?

Il a haussé les épaules.

- Tu parles avec les Blancs. Tu les convaincs. Après, l'argent tombe.

C'était la première fois que j'entendais parler des brouteurs comme d'une possibilité d'avenir. Dans sa bouche, cela ressemblait à un métier sans diplôme, à une porte réservée à ceux que toutes les autres portes avaient laissés dehors.

Je lui ai donné le numéro de madame Koné, écrit sur un morceau de feuille bleue.

- Appelle-la.

- Pour dire quoi? Que je suis devenu laveur de vitres?

- Pour dire ton nom.

Il a glissé le papier dans sa poche.

Pendant plusieurs mois, je l'ai aperçu de loin. Puis il a disparu du carrefour. On disait qu'il travaillait avec des grands à Adjamé. D'autres affirmaient qu'il avait été arrêté. Sa mère, qui vivait au village, ne savait pas exactement où il était.

Des années plus tard, quand j'ai commencé le carnet, son nom est revenu avant beaucoup d'autres.

Kader Coulibaly. Aimait le calcul. Détestait écrire. Voulait devenir mécanicien, puis voulait seulement gagner assez pour ne plus être frappé.

Je ne savais pas s'il était mort. Je ne savais pas s'il était devenu celui dont les adultes avaient peur. Je savais seulement qu'il avait quitté l'école sans qu'aucun de nous ose appeler cela une disparition.

DEUXIÈME PARTIE

LES LUMIÈRES QUI PROMETTENT

Chapitre 6 - Le Wagon

Les premières semaines après l'école, je comptais les jours comme si quelqu'un allait revenir sur la décision.

Personne n'est revenu.

Je vendais des beignets le matin, de l'eau glacée l'après-midi et parfois des brochettes devant un maquis le soir. Ma mère gardait l'argent dans une boîte en fer sous son lit. Elle me donnait de quoi acheter du savon et, certains jours, une pièce pour le transport.

Au carrefour, les hommes ont commencé à me regarder autrement.

Je n'avais pas changé de visage. C'était le monde qui avait décidé que mon âge pouvait désormais être négocié.

Le Wagon se trouvait près d'une rue toujours encombrée. C'était un maquis aux murs jaunes, avec une enseigne peinte à la main et des chaises en plastique qui débordaient jusque sur le trottoir. Le propriétaire me laissait vendre à l'entrée à condition que je ne gêne pas les clients.

La rue m'a d'abord appris le prix de la fatigue.

À six heures, les travailleurs achetaient vite et réclamaient la monnaie avant même d'avoir fini de parler. À midi, les chauffeurs négociaient pour cinquante francs. Le soir, les hommes ivres demandaient des beignets gratuits en promettant de « me gérer un jour ». Quand je refusais, ils disaient que j'étais fière. Quand je souriais, ils interprétaient le sourire comme une invitation.

Un client régulier s'appelait Vieux Papi, bien qu'il n'ait probablement pas cinquante ans. Il prenait deux beignets chaque soir et cherchait toujours à toucher ma main en payant.

- Tu grandis bien, petite Aïcha.

Je retirais mes doigts.

- Donne monnaie, tonton.

- Tu ne sais pas parler gentiment aux clients?

Un soir, il a proposé de payer toute ma bassine si je montais cinq minutes dans sa voiture. J'ai refusé. Il a renversé quelques beignets en partant et le propriétaire du Wagon m'a reproché d'avoir provoqué un habitué.

J'ai compris alors que le commerce n'était pas seulement l'échange d'un produit contre de l'argent. Pour une fille, les hommes essayaient toujours d'ajouter autre chose au prix.

C'est là que j'ai vu Clara pour la première fois.

Elle portait un jean trop grand, resserré à la taille par une ceinture rouge. Ses nattes étaient longues et son rire traversait la musique. À côté d'elle, Sonia parlait moins. Elle observait les tables, les sorties, les mains des hommes. Plus tard, j'ai compris qu'elle comptait toujours les dangers avant de compter l'argent.

Un garçon du maquis, Joël, m'a appelée.

- Petite, viens ici.

Je suis restée derrière ma bassine.

- Je travaille.

- Justement. Tu veux travailler pour gagner ou travailler pour souffrir?

Les hommes autour de lui ont ri.

Clara lui a donné une tape derrière la tête.

- Laisse l'enfant respirer.

Puis elle s'est tournée vers moi.

- Tu t'appelles comment?

- Aïcha.

- Tu as quel âge?

J'ai hésité.

Sonia a répondu à ma place:

- L'âge qu'elle a ne te regarde pas.

Cette phrase m'a surprise. C'était la première fois depuis longtemps que quelqu'un plaçait une limite autour de moi.

Les jours suivants, Clara et Sonia ont commencé à acheter mes beignets. Elles payaient parfois plus que le prix et refusaient la monnaie. Clara racontait des histoires de téléphones offerts, de restaurants à Cocody, d'hommes qui envoyaient de l'argent sans même vous connaître.

- Internet, c'est un quartier plus grand qu'Abidjan, disait-elle. Là-bas, chacun peut devenir ce qu'il veut.

Sonia corrigeait:

- Chacun peut surtout mentir comme il veut.

Un soir, la pluie a vidé le trottoir. J'avais encore la moitié de ma bassine et je savais que ma mère compterait les invendus. Clara m'a fait signe d'entrer.

- Assieds-toi un peu. Tu vas attraper froid pour cent francs.

À l'intérieur, l'air sentait la bière, le parfum et le poisson braisé. Des hommes regardaient un match. Une femme dansait entre les tables. Je me suis assise au bord d'une chaise, ma bassine sur les genoux.

Clara a pris mon téléphone, un petit appareil à touches que Moussa n'utilisait plus.

- Avec ça, tu ne peux même pas mettre une photo correcte.

- Je n'ai pas besoin de photo.

Elle a éclaté de rire.

- Tout le monde a besoin d'une photo maintenant.

Sonia ne riait pas. Elle m'a demandé:

- Tu veux faire quoi plus tard?

La question m'a prise au dépourvu.

- Enseignante.

Clara a arrêté de jouer avec le téléphone.

- Alors retourne à l'école.

- Je ne peux plus.

Pendant quelques secondes, personne n'a parlé.

Joël est arrivé avec un smartphone à l'écran fissuré.

- On peut te montrer comment gagner plus qu'avec les beignets.

Il a ouvert une application et fait défiler des profils de femmes. Certaines souriaient devant des voitures ou dans des chambres d'hôtel. Il m'a expliqué qu'il suffisait de parler, d'être gentille, de demander une aide lorsque le moment était bon.

- Pas besoin de toucher quelqu'un, a-t-il ajouté en voyant mon visage. Tu causes seulement.

Sonia a croisé les bras.

- Et quand « causer seulement » ne suffit plus, c'est toi qui vas venir la sauver?

Joël a haussé les épaules.

La pluie frappait le toit. Je pensais à la boîte en fer de ma mère, à l'argent qui manquait, à l'uniforme rangé dans un sac au fond de la chambre.

Clara m'a glissé une pièce.

- Rentre avant qu'il soit tard.

J'ai gardé la pièce.

Ce fut mon premier oui, même si je n'avais encore rien accepté.

Chapitre 7 - Le téléphone de Moussa

Le premier téléphone de Moussa n'avait pas été acheté par notre famille.

Il est apparu un soir dans sa main, brillant, presque neuf, avec une coque rouge. Moussa le posait sur la table comme un trophée et le retournait dès que quelqu'un approchait.

- C'est à qui? demanda ma mère.

- À un ami.

- Quel ami prête téléphone comme ça?

- Maman, laisse l'enfant respirer, dit mon père sans lever les yeux de son assiette.

Moussa n'était plus vraiment un enfant. Il avait quinze ans, une voix qui changeait et une colère qui arrivait avant ses phrases. À l'école, il n'était ni mauvais ni bon. On disait qu'il manquait de sérieux. Lui disait qu'il manquait surtout d'argent.

La nuit, il se cachait derrière la maison pour écrire. Je voyais la lumière bleue sur son visage. Parfois il parlait avec un accent qui n'était pas le sien.

- Bonjour ma chère, je suis ingénieur sur une plateforme pétrolière...

La première fois, j'ai cru qu'il répétait une pièce de théâtre.

- Tu fais quoi?

Il a sursauté et mis le téléphone dans sa poche.

- Ça ne te regarde pas.

- Tu es devenu ingénieur quand?

Il m'a lancé un regard mauvais, puis il a ri.

- C'est juste pour jouer.

Ses amis du carrefour appelaient cela travailler. Ils avaient des photos d'hommes blancs, de soldats, de médecins. Ils construisaient des vies en quelques minutes, puis cherchaient quelqu'un qui avait besoin d'y croire. Le plus âgé, Junior, leur apprenait à écrire des messages tendres, à attendre, à inventer un accident au moment exact où la confiance était devenue assez forte.

Moussa a commencé à rapporter de petites sommes. Il achetait du poisson braisé, payait le courant lorsque le compteur menaçait de s'éteindre. Ma mère demandait d'où venait l'argent. Il répondait qu'il aidait un commerçant. Elle soupirait, mais prenait les billets.

L'argent avait une manière de rendre les questions impolies.

Un dimanche, il m'a offert des sandales.

- Pour toi, grande sœur.

Elles étaient jaunes, trop voyantes pour moi, mais j'ai souri. À cette époque, je vendais déjà près du Wagon et je connaissais la gêne d'apporter de l'argent qu'on préférait ne pas comprendre.

- Tu voles les gens? lui ai-je demandé doucement.

Son visage s'est fermé.

- Et toi, tu fais quoi la nuit?

La phrase est tombée entre nous. Nous savions tous les deux qu'elle était une arme. Il avait entendu les murmures. Peut-être m'avait-il vue descendre d'une voiture. Peut-être avait-il seulement compris à la vitesse à laquelle la maison avait cessé d'avoir faim.

- Je ne te juge pas, dit-il. Ne me juge pas.

- Je ne veux pas que tu finisses en prison.

- Et moi, je ne veux pas que tu finisses où tu vas finir.

Je l'ai giflé.

Il n'a pas répliqué. Il a porté la main à sa joue et m'a regardée comme si je venais de confirmer quelque chose.

- Tu vois? a-t-il murmuré. Tout le monde frappe quand il n'a plus de réponse.

Il est parti.

Pendant trois jours, il n'est pas rentré. Ma mère a prié, mon père a menacé de le tuer s'il revenait, puis il a parcouru le quartier pour le chercher. On protège parfois mieux les enfants quand leur absence devient visible que lorsqu'ils disparaissent lentement devant nous.

Moussa est revenu avec une chaussure déchirée et une lèvre fendue. Il a dit qu'on l'avait agressé. Plus tard, j'ai appris que Junior et ses amis avaient retenu une partie de l'argent d'une opération. Moussa avait protesté. Ils lui avaient rappelé qu'un petit ne réclame rien aux grands.

- Arrête, lui ai-je dit.

- Pour faire quoi?

- Retourner à l'école.

- Avec quel argent?

La phrase de Safi. La phrase qui tuait les rêves sans avoir l'air de les interdire.

Moussa s'est assis sur le seuil.

- Les garçons du quartier qui étudient, on se moque d'eux parce qu'ils n'ont rien. Ceux qui gagnent, même sale, tout le monde les salue. Papa parle de dignité, mais il emprunte leur argent. Maman dit que Dieu voit tout, mais elle accepte quand je paie le gaz. Toi, tu veux que je sois bon pour quoi? Pour dormir affamé avec une bonne conscience?

Je n'avais pas de réponse propre. Ma propre vie était déjà construite sur des compromis que je n'osais pas nommer.

Je me suis assise près de lui.

- Je veux seulement que tu restes vivant.

Il a tourné le téléphone entre ses doigts.

- Vivant, ça ne suffit pas ici.

Cette nuit-là, j'ai compris que le poison savait changer de langage. Pour les filles, il promettait d'être désirées, protégées, entretenues. Pour les garçons, il promettait le respect, l'argent et la preuve qu'ils étaient devenus des hommes. Il nous demandait des choses différentes, mais il nous conduisait vers les mêmes nuits sans sommeil.

Chapitre 8 - Clara et Sonia

Clara disait qu'elle avait dix-neuf ans. Sonia affirmait qu'elle en avait dix-huit. Je n'ai jamais su si l'une ou l'autre disait vrai.

Elles m'ont appris les règles au fond du Dôme, un autre maquis où la musique était assez forte pour empêcher les oreilles indiscrètes.

- Première règle, a dit Clara: tu ne racontes jamais toute la vérité.
- Deuxième règle, a ajouté Sonia: tu ne crois jamais toute la vérité des autres.

Elles m'ont donné un nouveau prénom pour internet: Princesse Aïsha, avec un s et un h parce que Clara trouvait cela « plus international ». Pour l'âge, elles ont écrit dix-neuf ans.

- Mais je n'ai pas dix-neuf ans.
- Eux non plus ne sont pas toujours ceux qu'ils disent, a répondu Clara.

Sonia a choisi une photo où mon visage n'apparaissait pas clairement. Elle m'a appris à ne jamais envoyer mon adresse, à garder un peu d'argent dans une autre poche et à transmettre le lieu d'un rendez-vous à quelqu'un avant d'y aller.

Ces précautions ressemblaient à une protection. Elles étaient surtout la preuve que le danger était devenu normal.

Avant d'ouvrir le profil, Sonia m'a demandé d'inventer une date de naissance. J'ai choisi le jour réel et changé seulement l'année.

- Mauvaise idée, a-t-elle dit. Ne donne jamais deux morceaux vrais dans la même information.

Elle a choisi un autre mois, un autre jour, une autre ville. Sur l'écran, je suis devenue une jeune femme née à Bouaké, étudiante en commerce, passionnée de voyages. Je n'avais jamais quitté Abidjan et je ne savais pas exactement ce qu'on étudiait en commerce.

- Il faut mémoriser ton histoire, m'a dit Clara. Un bon mensonge doit avoir des détails.

Nous avons passé une heure à construire ma fausse vie: une tante à Paris, un père décédé, une mère commerçante, un rêve d'ouvrir une boutique de vêtements. Certains éléments ressemblaient assez à ma réalité pour que je puisse les raconter sans réfléchir. D'autres venaient de séries télévisées.

En rentrant, j'ai croisé mon reflet dans la vitre d'une boutique. J'ai essayé de voir laquelle des deux filles était la plus fausse: celle du profil ou celle qui disait chaque jour à sa famille que tout allait bien.

Mon premier correspondant s'appelait « Franck Paris ». Sa photo montrait un homme devant la tour Eiffel. Il disait travailler dans l'import-export et vouloir aider une jeune fille sérieuse.

Il m'a demandé ce que j'aimais.

J'ai écrit: « les livres ».

Clara a effacé.

- Les hommes n'envoient pas l'argent parce que tu lis.

Elle a remplacé par: « voyager, cuisiner et prendre soin de mon homme ».

Je regardais les mots apparaître comme si quelqu'un construisait une autre personne avec mon visage.

Pendant deux semaines, Franck Paris a envoyé des messages chaque matin. Il m'appelait « bébé ». Il voulait des photos, puis des photos plus précises. Sonia m'aidait à éviter certaines demandes. Clara disait que je devais apprendre à donner assez pour maintenir l'intérêt, jamais assez pour perdre le contrôle.

Un vendredi, il a envoyé vingt mille francs par transfert.

Je n'avais jamais tenu autant d'argent à moi seule.

J'ai acheté un sac de riz pour ma mère, du savon, des cahiers pour les petits et une paire de sandales. Je lui ai dit qu'une cliente du maquis m'avait engagée pour l'aider à servir pendant une fête.

Ma mère a regardé les provisions.

- Elle peut encore t'appeler?

Je ne savais pas si elle croyait mon histoire. Je savais seulement qu'elle avait besoin qu'elle soit vraie.

Cette nuit-là, elle a préparé du poulet. Mes frères ont mangé jusqu'à lécher la sauce dans leurs assiettes. Mon père a demandé d'où venait l'argent. Ma mère a répondu avant moi:

- La petite se débrouille.

Il a hoché la tête, satisfait.

J'ai compris que l'argent pouvait rendre les adultes aveugles avec leur consentement.

Franck Paris a disparu quelques jours plus tard. Son numéro ne passait plus. Clara m'a expliqué qu'il avait peut-être utilisé un faux nom, une fausse photo ou simplement trouvé une autre fille.

- Ne t'attache pas aux profils, a-t-elle dit. Les profils n'ont pas de cœur.

Mais le deuxième homme voulait me rencontrer.

Il s'appelait Monsieur K. Il avait une voiture, une alliance et une manière douce de parler qui donnait l'impression qu'il ne pouvait pas être dangereux. Il m'a proposé un repas à Cocody.

- Tu n'y vas pas seule, a dit Sonia.

- Elle doit apprendre, a répondu Clara.

- Elle a quatorze ans.

Le silence est tombé entre nous.

Clara a regardé autour d'elle avant de murmurer:

- Ici, son âge ne la protège de rien. Au moins, avec nous, elle connaît deux ou trois règles.

Je ne voulais pas être l'objet de leur dispute. J'ai dit que j'irais.

Le jour du rendez-vous, Sonia m'a prêté une robe noire et m'a donné un petit téléphone.

- Tu m'appelles si quelque chose change.

Monsieur K. m'a emmenée dans un restaurant où les serveurs portaient des chemises blanches. Je n'osais pas toucher aux couverts. Il a parlé de son entreprise, de ses voyages, de sa femme qui « ne le comprenait plus ». Il m'a dit que j'étais mature.

Les hommes utilisent souvent ce mot lorsqu'ils veulent qu'une enfant se sente responsable de ce qu'ils vont lui faire.

Après le repas, il m'a proposé de me déposer. La voiture a pris une route qui ne menait pas vers Yopougon.

- Ce n'est pas par là.

- On va juste se reposer quelque part.

J'ai appelé Sonia. Il m'a pris le téléphone des mains et l'a posé sur le tableau de bord.

- Ne commence pas à faire l'enfant maintenant.

Cette phrase m'a glacée. Toute ma vie, on m'avait demandé de grandir lorsque cela arrangeait les adultes et de me taire comme une enfant lorsque je posais des questions.

Je ne raconterai pas cette chambre. Je dirai seulement qu'en sortant, j'avais de l'argent dans mon sac et l'impression d'avoir quitté mon corps derrière moi.

Clara m'a serrée contre elle. Sonia a pleuré en silence.

- Tu peux encore partir, m'a-t-elle dit.

- Et aller où?

Elle n'a pas répondu.

Le piège n'était pas seulement devant nous. Il entourait déjà la maison, l'école perdue et les poches vides.

Chapitre 9 - Les garçons du carrefour

Les garçons du carrefour avaient leur propre maquis, même lorsqu'ils n'avaient pas les moyens de commander une bouteille.

Ils occupaient un muret devant une boutique fermée. Ils partageaient une cigarette, un téléphone, des vidéos et des projets qui changeaient chaque semaine. L'un voulait partir au Maroc, un autre jouer au football en Europe, un troisième acheter une voiture avant vingt ans. Personne ne disait qu'il voulait simplement trouver un travail stable. Ce genre de désir paraissait trop petit pour être raconté à voix haute.

Clara les connaissait presque tous. Elle les saluait avec des insultes affectueuses et leur empruntait parfois un chargeur ou une moto. Sonia se méfiait davantage.

- Ils parlent beaucoup parce qu'ils ont peur du silence, disait-elle.

Junior était leur chef sans avoir été élu. Il portait toujours des chemises trop grandes et une chaîne dorée qui noircissait près du cou. Il avait dix-neuf ans, peut-être vingt-trois. Il disait avoir des contacts au Ghana, au Maroc et en France. Il n'avait jamais quitté Abidjan.

Un soir, il a offert des boissons à tout le groupe. Les garçons l'appelaient « vieux père » et riaient plus fort à ses blagues. Moussa était assis près de lui.

- Ton petit frère est intelligent, m'a dit Junior. Il comprend vite les clients.

- Ce ne sont pas des clients.

- Tout le monde vend quelque chose, Aïcha.

Clara a levé son verre.

- Lui, il vend des rêves. Nous, on vend du temps. Les patrons vendent nos forces. Même les pasteurs vendent l'espoir. Il a raison.

Sonia n'a pas ri.

Un garçon appelé Yao s'est approché. Il avait un œil gonflé.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé? ai-je demandé.

- Rien.

- Ton rien est violet.

Les autres ont ri. Yao aussi, un peu trop vite. Plus tard, il m'a expliqué que son père l'avait frappé parce qu'il avait perdu l'argent du loyer dans un pari sportif. Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait commencé à parier pour essayer de doubler cet argent. Dans son quartier, beaucoup de garçons portaient sur leurs épaules des responsabilités d'hommes sans avoir le pouvoir, le salaire ou l'âge des hommes.

- Tu vas faire quoi? ai-je demandé.

- Gagner demain.

- Et si tu perds?

- Je ne peux pas perdre.

Il a prononcé la phrase comme une prière.

Au même moment, un jeune plus petit est arrivé avec un sac de sachets d'eau. Les grands lui ont ordonné d'aller acheter des cigarettes. Il a hésité.

- Je dois rendre l'argent à ma tante.

Junior lui a pris deux pièces dans la main.

- Tu vas devenir radin comme un vieux avant même d'avoir barbe?

Le petit a obéi. Personne ne l'appelait par son nom. On disait « Petit » comme si son identité pouvait attendre qu'il soit assez fort pour la défendre.

Je l'ai rattrapé près de la boutique.

- Comment tu t'appelles?

- Ibrahim.

- Tu vas à l'école?

- Quand ma tante peut payer.

Il a levé les yeux vers le groupe.

- Junior dit qu'il va m'apprendre le travail.

- Quel travail?

- Téléphone.

Je lui ai conseillé de rentrer chez lui. Il m'a regardée de la tête aux pieds.

- Grande sœur, toi aussi tu travailles avec eux.

Je n'ai pas su expliquer la différence sans mentir. Dans ses yeux, nous étions tous des jeunes qui avaient trouvé un raccourci autour des règles des adultes.

Cette nuit-là, une bagarre a éclaté. Yao avait accusé Junior de lui avoir pris son compte de pari. Les insultes sont devenues des coups. Les garçons formaient un cercle, criaient, filmaient. Personne ne séparait vraiment. Ils voulaient la preuve qu'ils n'avaient pas peur du sang.

Moussa a reçu un coup en essayant d'intervenir. Il est tombé contre le muret. J'ai couru vers lui.

- Laisse, m'a-t-il dit en se relevant. Ce n'est rien.

Encore ce mot.

Rien: une lèvre ouverte. Rien: un père qui frappe. Rien: un garçon de quinze ans qui trompe des inconnus pour payer le gaz. Rien: une peur qu'on transforme en colère parce qu'on n'a jamais appris à la dire autrement.

Sonia m'a aidée à nettoyer la blessure de Moussa avec de l'eau.

- Tu vois, a-t-elle murmuré, le monde ne leur laisse pas plus de paix. Il leur laisse juste le droit de faire plus de bruit.

Le lendemain, Yao n'était plus au carrefour. On disait qu'il avait volé une moto, qu'il était parti à Bouaké, qu'il avait rejoint un cousin. Deux mois plus tard, quelqu'un a annoncé sa mort dans un accident. Personne ne savait si c'était vrai.

Les garçons ont versé un peu de boisson sur le sol pour lui. Puis Junior a lancé une nouvelle vidéo et les rires ont repris.

Je pensais que les filles disparaissaient dans le silence et les garçons dans le vacarme. Le résultat était le même: une place vide que le quartier apprenait très vite à contourner.

Chapitre 10 - L'argent propre

Pendant plusieurs mois, j'ai voulu croire qu'il existait deux sortes d'argent: celui qui salit et celui qui nourrit.

Avec l'argent de Monsieur K., ma mère a payé une dette. Moussa a composé son examen. On a réparé une fuite dans le toit. Personne ne m'a demandé ce que j'avais dû donner en échange.

Monsieur K. m'appelait deux ou trois fois par semaine. Il exigeait que je sois disponible, mais parlait de générosité. Il m'offrait des vêtements qu'il choisissait lui-même, un téléphone et parfois des billets qu'il comptait devant moi comme pour me rappeler qu'il pouvait les reprendre.

- Je t'aide, disait-il. Beaucoup de filles aimeraient être à ta place.

Il avait aussi ses périodes de tendresse. C'était ce qui rendait la situation difficile à expliquer.

Certains jours, il m'apportait un livre ou me demandait ce que j'avais mangé. Il parlait de m'inscrire à des cours du soir. Il savait écouter tant que mes paroles ne menaçaient pas son confort. Puis, sans transition, il exigeait une photo, une rencontre ou le remboursement d'un cadeau imaginaire.

Je passais mon temps à classer ses gestes: ceci était gentil, cela était violent, ceci prouvait qu'il tenait à moi, cela prouvait que je devais partir. Je ne comprenais pas encore qu'une personne peut offrir un repas et rester un prédateur. La bonté ponctuelle n'annule pas le pouvoir qu'on exerce sur quelqu'un.

Un après-midi, il m'a conduite devant un établissement privé.

- Ici, ils font des formations courtes, a-t-il dit. Si tu te comportes bien, on verra.

« Si tu te comportes bien. » Mon avenir était devenu une récompense suspendue à son humeur.

Pendant des semaines, j'ai supporté davantage parce que je croyais que l'école se trouvait au bout. Il n'a jamais rempli le formulaire.

Je le croyais presque lorsqu'il me déposait loin de la maison pour ne pas être vu.

À la maison, mon père appréciait ma « débrouillardise ». Il ne savait pas, ou ne voulait pas savoir. Ma mère posait parfois une question, puis la retirait avant que je réponde.

- Les gens du maquis te paient bien, hein?

- Ça dépend.

- Fais seulement attention.

Attention à quoi? Elle ne précisait jamais.

Clara, elle, dépensait vite. Elle arrivait avec de nouvelles mèches, un sac brillant, des chaussures qui lui faisaient mal mais qu'elle refusait d'enlever. Elle disait que l'argent devait se voir, sinon il ne servait à rien.

Sonia gardait le sien dans plusieurs enveloppes. Elle voulait reprendre une formation de couture. Elle avait même repéré un atelier à Abobo.

- Dans six mois, j'arrête tout ça, répétait-elle.

- Tu dis six mois depuis un an, se moquait Clara.

- Un jour, ça sera vrai.

Je les aimais comme on aime les personnes qui vous ont appris à respirer dans une pièce enfumée. Elles ne m'avaient pas sauvée, mais elles ne prétendaient pas que le feu n'existait pas.

La nuit, nous nous retrouvions au Wagon ou au Top 2000. Les filles échangeaient des informations: tel homme ne payait pas, tel autre était violent, tel hôtel appelait la police, tel client cherchait des mineures. Parfois, les avertissements arrivaient trop tard.

Une fille appelée Fanta a disparu après un rendez-vous. Son téléphone a été retrouvé dans un caniveau. Pendant quelques jours, tout le monde a prononcé son nom. Puis une nouvelle fille a pris sa chaise au maquis.

J'ai commencé à écrire les noms sur les feuilles de madame Koné.

Fanta.

Je ne savais pas encore pourquoi. Peut-être parce que la rue effaçait les filles trop vite.

À quinze ans, j'ai essayé de retourner à l'école. Je suis allée voir le directeur avec une partie de mes économies. Il m'a expliqué les frais, les documents, le retard à rattraper. Il ne m'a pas dit que c'était impossible, mais chaque phrase ajoutait une marche à un escalier déjà trop haut.

En sortant, j'ai croisé une classe en récréation. Une fille écrivait au tableau pendant que les autres riaient. J'ai senti une douleur plus vive que la jalousie.

Le soir, Monsieur K. m'a demandé pourquoi j'étais silencieuse.

- Je voulais être enseignante.

Il a ri.

- Tu peux encore. La vie est longue.

Il disait cela dans une chambre qu'il avait payée pour deux heures.

Je l'ai regardé retirer son alliance et la poser sur la table de nuit.

- Pourquoi tu l'enlèves?

- Ne pose pas trop de questions.

Les murs parlaient encore. Même loin de la maison, ils connaissaient les mêmes phrases.

Cette nuit-là, j'ai compris que l'argent n'était jamais propre lorsqu'il servait à acheter le silence de quelqu'un.

Chapitre 11 - La première dette

Monsieur K. ne m'a jamais demandé de rembourser le premier cadeau.

C'est ce qui l'a rendu dangereux.

Il m'avait acheté un téléphone plus solide que celui de Sonia, avec assez de mémoire pour garder des photos, des vidéos et des conversations. Il avait aussi payé les médicaments de ma mère lorsqu'une fièvre l'avait couchée pendant une semaine.

- Tu n'as rien à me devoir, disait-il. Je prends soin de toi.

Les hommes qui annonçaient le prix étaient plus faciles à comprendre. On savait quand la dette commençait et ce qu'ils réclameraient. Avec lui, tout restait flou. Chaque geste généreux construisait une pièce invisible où je finissais par m'enfermer moi-même.

Un soir, il m'a demandé de ne plus voir Sonia.

- Cette fille te tire vers le bas.

- Elle veut ouvrir un atelier.

- Et elle va le faire avec quel argent? Tu crois aux histoires comme une enfant.

Il a pris mon téléphone et supprimé son numéro. J'aurais pu le retenir par cœur. Je ne l'avais jamais appris.

- Remets-le.

- Tu me parles comment?

Il n'a pas crié. Son calme était plus inquiétant. Il a posé le téléphone sur la table, puis il a aligné devant moi les preuves de sa bonté: les frais médicaux, les sandales, l'argent du toit, les repas, les trajets.

- Je ne te demande qu'une chose: respecte-moi.

Le respect signifiait répondre dès qu'il appelait, éviter certaines personnes, porter ce qu'il choisissait, sourire devant ses amis. Le mot grandissait jusqu'à contenir tout ce qu'il voulait.

Quelques jours plus tard, ma mère m'a demandé de payer l'inscription de Moussa à un examen.

- Ton père n'a rien en ce moment. Juste pour cette fois.

« Cette fois » avait déjà été utilisée pour le loyer, le toit et une dette au marché. J'ai regardé ses mains abîmées par les lessives. Elle ignorait peut-être une partie de la vérité, mais elle savait que je ne gagnais pas tout cet argent en vendant de l'eau.

- Maman, tu crois que je fais quoi?

Elle a évité mon regard.

- Tu te débrouilles.

- Comment?

- Aïcha, ne complique pas tout. Ton frère doit composer.

Le besoin de Moussa est devenu ma première dette véritable. Pas envers Monsieur K., mais envers la maison. Si je refusais, son avenir pouvait s'arrêter. Si j'acceptais, personne ne verrait ce que cela coûtait. La famille ne m'ordonnait pas directement d'aller vers un homme. Elle plaçait seulement l'urgence devant moi et fermait les autres chemins.

J'ai appelé Monsieur K.

Il a répondu à la première sonnerie.

- Ma petite institutrice.

Il m'appelait ainsi parce que je lui avais raconté mon rêve. Au début, le surnom me touchait. Plus tard, j'ai compris qu'il aimait rappeler qu'il connaissait la partie de moi qu'il pouvait acheter.

- J'ai besoin d'argent.

- Combien?

Je lui ai dit.

- Viens.

- Je ne peux pas ce soir.

Un silence.

- Tu as besoin, mais tu ne peux pas?

La dette a trouvé sa phrase.

Je suis allée le voir.

Le lendemain, Moussa a payé son examen. Ma mère a préparé du poulet, chose rare, pour célébrer. Mon père a posé la main sur l'épaule de son fils.

- Travaille bien. Tu dois sortir la famille de la pauvreté.

Personne n'a posé la main sur mon épaule.

Moussa m'a regardée de l'autre côté de la table. Il savait. Pas les détails, mais assez. Son visage s'est durci, comme si ma présence transformait sa chance en humiliation.

Après le repas, il m'a rejoint dehors.

- Je vais te rendre.

- Ce n'est pas à moi.

- Justement.

- Compose seulement.

- Tu crois que je peux écrire tranquillement avec ça dans la tête?

- Alors réussis pour que ça serve à quelque chose.

Je regrettai la phrase dès qu'elle sortit. Elle transformait ce que j'avais subi en investissement. C'était ainsi que le poison gagnait: il donnait à la douleur une utilité, et cette utilité empêchait de la refuser.

Moussa a composé. Il a échoué de peu.

Mon père l'a traité de paresseux. Ma mère a pleuré sur l'argent perdu. Moussa a quitté la maison et n'est revenu qu'au matin.

Moi, je n'ai rien dit. Je pensais au téléphone supprimé de Sonia, aux billets passés de la main de Monsieur K. à celle de ma mère, puis au bureau d'examen. L'argent avait traversé plusieurs personnes. À chaque étape, il semblait plus propre.

La dette, elle, restait dans mon corps.

Chapitre 12 - Top 2000

Le Top 2000 avait une entrée étroite, des lumières rouges et un vigile qui connaissait le prix de chaque visage.

À l'intérieur, le temps n'existait plus. La musique couvrait les disputes, les promesses et les refus. Les bouteilles arrivaient avec des seaux de glace. Les hommes choisissaient une table selon ce qu'ils voulaient montrer d'eux-mêmes.

Clara y était reine.

Elle connaissait les serveurs, les videurs, les chauffeurs et les hommes qui prétendaient ne pas connaître les filles devant leurs amis. Elle pouvait entrer sans payer et repartir avec assez d'argent pour nourrir plusieurs familles. Je l'admirais et je la craignais.

- Ici, m'a-t-elle dit, tu regardes toujours les mains. La bouche ment, les mains annoncent.

Sonia venait moins souvent. Elle avait commencé sa formation de couture grâce à une cliente qui lui avançait les frais. Elle continuait pourtant à répondre aux messages la nuit pour payer le transport et le matériel.

- Tu vois? a dit Clara. Même pour sortir, il faut rester un peu dedans.

Monsieur K. n'aimait pas me voir au Top 2000 sans lui. Il disait que les autres hommes étaient dangereux, comme s'il appartenait à une espèce différente.

Un soir, il m'a surprise à une table avec Clara et deux clients. Il m'a entraînée dehors par le poignet.

- Je t'ai acheté un téléphone, je paie tes besoins et tu viens t'afficher ici?

- Tu ne m'as pas achetée.

La phrase est sortie avant que je puisse la retenir.

Il m'a giflée.

Le vigile a regardé ailleurs. Des gens sont passés entre nous. Dans cette rue, un homme bien habillé pouvait frapper une fille sans interrompre la circulation.

Monsieur K. a repris le téléphone qu'il m'avait offert.

- On va voir comment tu vas faire sans moi.

Je suis rentrée avec Clara. Elle a posé de la glace contre ma joue.

- Tu ne réponds pas aux hommes qui pensent t'avoir construite.

- Alors je fais quoi?

- Tu construis une sortie.

- C'est ce que tu fais, toi?

Elle a retiré la glace.

- Ne me prends pas comme exemple.

C'était la première fois qu'elle me parlait sans masque.

Clara vivait dans une chambre louée au mois, au-dessus d'un bar. Une nuit, après une coupure de courant, nous sommes montées chez elle. Sans musique ni maquillage, elle semblait plus jeune.

Sur un mur, une photo montrait une adolescente en uniforme, entourée de deux femmes.

- C'est toi? ai-je demandé.

Elle a retourné la photo.

- C'était avant.

- Avant quoi?

- Avant que tout le monde décide ce que j'étais.

Elle m'a raconté par morceaux. Un beau-père qui entrait dans sa chambre. Une mère qui lui avait demandé de ne pas détruire son foyer. Une fuite à treize ans. Elle avait d'abord vendu

des sachets d'eau, puis dormi chez une femme qui prélevait une dette sur chaque nuit de travail.

- Tu vois, a-t-elle dit, moi aussi je voulais être coiffeuse. Tout le monde veut être quelque chose avant d'apprendre à survivre.

- Tu peux encore.

Elle a ri, mais son rire s'est cassé au milieu.

- Petite, ne me donne pas les phrases que les gens donnent quand ils veulent partir dormir tranquilles.

Je me suis tue. Il existait une différence entre offrir de l'espoir et accompagner quelqu'un jusqu'à la sortie. À cette époque, je ne savais faire ni l'un ni l'autre.

Quelques jours plus tard, elle m'a proposé une poudre pour rester éveillée. J'avais enchaîné deux nuits et une journée de vente. Mes paupières se fermaient au milieu des conversations.

- Juste un peu, a-t-elle dit. Tout le monde prend quelque chose ici.

Sonia a refusé pour moi.

- Elle est déjà fatiguée, tu veux l'achever?

Clara s'est énervée.

- Toi, parce que tu as touché une machine à coudre, tu crois que tu es devenue sainte?

Elles se sont disputées. J'ai pris la poudre pour mettre fin à la discussion.

La première fois, j'ai eu l'impression que mon corps m'obéissait enfin. La fatigue s'est éloignée. La musique était plus nette, les couleurs plus vives. Je pouvais sourire sans sentir le poids de mon visage.

Le lendemain, j'ai dormi presque toute la journée. Ma mère m'a secouée.

- Tu es malade?

- J'ai travaillé tard.

Elle a observé ma joue encore gonflée.

- Qui t'a frappée?

J'ai attendu.

Elle a ajouté:

- Tu as dû faire quelque chose pour énerver la personne.

Je me suis retournée vers le mur.

C'est ce jour-là que j'ai cessé d'espérer qu'elle me demanderait toute la vérité.

Chapitre 13 - La nuit de Junior

Junior avait toujours affirmé qu'il ne touchait pas aux drogues.

- Je vends le sommeil aux autres, disait-il, mais moi je reste réveillé.

C'était faux, comme beaucoup de ses phrases. Une nuit, Clara m'a appelée pour me dire qu'il s'était écroulé derrière le Top 2000. Moussa était avec lui.

Quand je suis arrivée, Junior était allongé sur le sol, la chemise ouverte. Ses yeux bougeaient sous ses paupières. Autour de lui, les garçons parlaient tous en même temps.

- Il a seulement trop bu.

- Il faut lui verser eau.

- Ne l'emmenez pas à l'hôpital, ils vont appeler police.

Moussa tenait le téléphone de Junior. Ses mains tremblaient.

- Qu'est-ce qu'il a pris?

- Je ne sais pas.

- Tu étais là.

- Je ne sais pas!

Il a crié plus fort qu'il ne fallait. J'ai compris qu'il avait peur d'être responsable.

Sonia a appelé un taxi. Le chauffeur a refusé lorsqu'il a vu Junior au sol.

- Je ne veux pas cadavre dans ma voiture.

Clara lui a proposé de l'argent. Il a fini par ouvrir la portière arrière, en nous prévenant que nous paierions le nettoyage.

À la clinique, on a demandé une avance avant même de l'examiner. Nous avons vidé nos sacs. Clara avait le plus. Sonia a ajouté ses économies de couture. Moussa a donné deux billets qu'il gardait dans sa chaussure. Moi, j'ai utilisé l'argent destiné à ma mère.

Pendant que Junior recevait des soins, nous sommes restés dans le couloir. Moussa fixait ses mains.

- Il voulait juste tenir, dit-il.

- Tenir quoi?

- Tout. Les clients, les garçons, les dettes. Il ne dort presque jamais.

Je l'ai observé. Mon frère parlait de Junior, mais peut-être aussi de lui-même.

- Tu prends aussi?

- Non.

Il a répondu trop vite.

Clara a ricané.

- Ils disent tous non avant de dire seulement une fois.

Moussa s'est levé.

- Tu crois que vous êtes mieux?

- Je ne crois rien. C'est pour ça que je suis encore là.

Sonia leur a demandé de se taire. Dans le couloir, une mère berçait un bébé fiévreux. Un homme âgé dormait sur une chaise. Nos vies ne semblaient pas extraordinaires. La souffrance partageait la salle d'attente sans se présenter.

Junior s'en est sorti. Au réveil, sa première question a été:

- Mon téléphone est où?

Pas « qui m'a amené? », pas « qu'est-ce qui s'est passé? ». Son téléphone contenait les comptes, les identités, les conversations et les preuves. Il avait peur de perdre sa place dans le groupe plus que sa propre vie.

- Tu as failli mourir, lui ai-je dit.

- Tout le monde va mourir.

- Pas obligé de courir devant.

Il a souri.

- Grande sœur, tu parles comme si toi tu marches derrière.

La phrase m'a coupé. Junior voyait nos ressemblances mieux que je ne voulais.

La clinique exigeait le reste de la facture. Il n'avait pas assez. Il a appelé un contact et obtenu l'argent en moins d'une heure. Le pouvoir était revenu avec son téléphone. Les infirmiers l'appelaient « monsieur ». Les garçons attendaient ses ordres. Personne ne lui demanda de se soigner davantage.

À la sortie, Moussa m'a suivie jusqu'au carrefour.

- Je vais arrêter avec eux.

- Quand?

- Bientôt.

- Bientôt n'est pas une date.

Il a baissé les yeux.

- Tu peux parler. Toi aussi tu dis toujours bientôt.

Nous avons marché un moment sans rien ajouter. La ville était presque calme. Les vendeuses couvraient leurs marchandises, les derniers gbakas cherchaient des passagers.

- On fait comment pour sortir? demanda-t-il enfin.

Je voulais lui donner une adresse, un plan, une réponse d'âinée. Je n'avais que mes propres portes fermées.

- On commence peut-être par arrêter de mentir sur le fait qu'on veut sortir.

Il a hoché la tête.

Le lendemain, il est retourné au carrefour.

Moi aussi, je suis retournée là où je ne voulais plus aller.

TROISIÈME PARTIE

LE POISON CHANGE DE VISAGE

Chapitre 14 - Les filles qui s'effacent

Sonia a été la première à essayer réellement de partir.

Elle avait économisé assez pour acheter une machine d'occasion. Elle louait un petit coin dans l'atelier d'une couturière à Abobo et cousait des jupes simples. Elle m'envoyait des photos de ses premières clientes.

- Viens travailler avec moi, m'a-t-elle proposé. Tu peux apprendre.

- Je ne sais même pas coudre un bouton.

- Ça s'apprend. Tout s'apprend.

J'ai promis de passer le lundi suivant.

Le dimanche soir, Monsieur K. m'a appelée avec un nouveau numéro. Il disait avoir réfléchi, qu'il regrettait la gifle, qu'il voulait m'aider à reprendre l'école. Il m'a demandé de le rejoindre une dernière fois pour parler.

Je savais qu'il mentait. J'y suis allée quand même.

Le lundi, je n'ai pas rejoint Sonia.

Elle ne m'a pas insultée. Elle a seulement écrit: « Quand tu seras prête. »

Clara, de son côté, s'enfonçait. Elle consommait davantage, changeait de téléphone souvent et disait que des hommes la suivaient. Parfois, elle disparaissait plusieurs jours puis revenait avec de l'argent ou des blessures qu'elle maquillait.

Un soir, au Wagon, elle m'a confié une petite enveloppe.

- Si demain mon téléphone ne passe pas, appelle ce numéro.

- C'est qui?

- Quelqu'un.

- Clara, qu'est-ce qui se passe?

- Ne pose pas trop de questions.

Elle a utilisé la phrase des murs. J'ai eu peur.

Le lendemain, son téléphone était éteint.

J'ai appelé le numéro de l'enveloppe pendant des semaines. Personne n'a répondu.

Les filles du Top 2000 avaient chacune une version. Clara était partie au Ghana. Clara avait été arrêtée. Clara vivait avec un homme à Marcory. Clara était morte. Dans la rue, l'absence attire les histoires parce que la vérité coûte trop cher à chercher.

Sonia et moi avons signalé sa disparition dans un commissariat. L'agent a demandé son nom complet, son âge exact, son adresse, le nom de ses parents. Nous ne savions presque rien.

- Donc ce n'est même pas votre amie, a-t-il conclu.

J'ai voulu lui expliquer que dans notre monde, on pouvait connaître la peur d'une personne, la manière dont elle riait quand elle mentait, le parfum qu'elle mettait pour cacher l'alcool, sans jamais avoir vu sa pièce d'identité.

Il a refermé le cahier.

- Elle va revenir quand son argent sera fini.

Nous sommes sorties.

Sonia a pleuré dans un gbaka. Les passagers regardaient par la fenêtre pour nous laisser notre honte.

Avant cela, j'étais passée une fois à son atelier.

Il se trouvait derrière une boutique de téléphones, dans une pièce où quatre machines à coudre se partageaient deux prises électriques. Des morceaux de tissu pendaient aux murs. Sonia portait un mètre autour du cou et avait des aiguilles coincées dans un petit coussin attaché au poignet.

Elle m'a appris à faire passer un fil dans une aiguille, puis à tracer une ligne droite sur une chute de pagne.

- Tu vois, tu n'es pas incapable.
- J'ai seulement tracé une ligne.
- Toutes les robes commencent par une ligne.

Une cliente est entrée pour essayer une jupe. Sonia s'est déplacée avec assurance, ajustant la taille et expliquant les retouches. Je l'ai regardée comme on regarde quelqu'un traverser une rivière qu'on croyait infranchissable.

- Reste cet après-midi, m'a-t-elle proposé. La patronne peut te montrer.

Mon téléphone a vibré. Monsieur K.

J'ai dit que je reviendrais le lendemain.

Dans le gbaka, j'ai gardé sur le doigt une petite trace de craie de tailleur. Je l'ai frottée avant le rendez-vous, comme si mon autre vie pouvait me dénoncer.

Quelques mois plus tard, Sonia a disparu à son tour.

La veille, elle m'avait appelée. Sa voix était basse.

- Il y a un homme qui me dérange à l'atelier. Il dit que je lui dois de l'argent.

- Quel homme?

- Un ancien client. Je vais régler ça.

- Attends-moi.

- Non. Reste où tu es.

Le lendemain, sa machine était encore dans l'atelier. Son téléphone était coupé. La couturière disait qu'elle était partie avec un homme dans une voiture grise.

J'ai écrit son nom sous celui de Clara.

Je me suis retrouvée entourée de monde et sans témoin.

Monsieur K. a repris sa place dans ma vie. Les profils se sont multipliés. Les nuits ont commencé à se ressembler. Pour ne pas penser à Clara et Sonia, je travaillais davantage. Pour travailler davantage, je prenais ce que Clara m'avait appris à prendre.

Le poison avait changé de forme. Il ne me faisait plus seulement mal. Il me permettait de tenir debout.

Chapitre 15 - La chambre de Sonia

Sonia avait loué une chambre avant même d'avoir assez d'argent pour la payer trois mois.

Elle se trouvait au bout d'un couloir étroit, derrière un atelier de couture. Il y avait un matelas, une bassine, une petite table et la machine d'occasion qu'elle appelait « ma patronne ». Lorsque je suis venue, elle avait accroché au mur trois modèles découpés dans des magazines.

- Ici, personne ne me demande où je vais, dit-elle.

La liberté tenait dans huit mètres carrés et une porte dont la serrure coinçait.

Sonia cousait des jupes simples, réparait des fermetures, reprenait des uniformes. Les clientes payaient parfois en retard. La propriétaire de l'atelier retenait une part sur chaque travail. Certains hommes entraient sous prétexte de commander une chemise et lui rappelaient son ancienne vie.

- Une fois bizi, toujours bizi, lui lança l'un d'eux.

Sonia resta calme jusqu'à son départ, puis elle lança une bobine contre le mur.

- Ils veulent que tu changes, mais pas assez pour qu'ils perdent ce qu'ils prenaient chez toi.

Je l'aidais à couper du tissu. Mes lignes n'étaient pas droites.

- Tu peux apprendre, dit-elle. On peut travailler ensemble.

- Et gagner combien?

Elle me donna un chiffre. Il était honnête et insuffisant.

- Avec Monsieur K., je peux avoir ça en une soirée.

- Et combien il te reprend après?

Je n'ai pas répondu.

Sonia avait ses propres rechutes. Certains soirs, lorsque le loyer approchait, elle retournait au Dôme. Le matin, elle cousait en silence, comme si les deux vies ne se connaissaient pas.

- Je croyais que tu avais arrêté.

- J'ai arrêté d'appeler ça ma vie. Ce n'est pas pareil.

Un dimanche, elle reçut un appel de sa mère. Sonia décrocha avec une voix douce. Elle mentit sur son travail, parla de commandes nombreuses et promit d'envoyer de l'argent. Après l'appel, elle resta assise devant la machine éteinte.

- Elle pense que je suis devenue couturière.

- Tu l'es.

- Pas assez.

Elle avait appris à mesurer sa valeur à ce qu'elle pouvait envoyer au village. Le reste - les nuits, la peur, les humiliations - n'entrait pas dans le transfert.

Quelques jours plus tard, la propriétaire annonça une hausse du loyer. Sonia protesta. La femme lui rappela qu'elle n'avait pas de contrat et que beaucoup d'autres filles cherchaient une chambre.

- Les gens savent toujours où appuyer, dit Sonia.

Je lui proposai l'argent de Monsieur K. Elle refusa d'abord, puis accepta la moitié.

- Je te rends après les uniformes de rentrée.

Cette dette nous lia autrement. J'étais heureuse de l'aider et honteuse de la source. L'argent circulait encore entre les blessures en changeant de nom.

La dernière fois que j'ai vu Sonia, elle cousait un uniforme bleu. Elle avait piqué son doigt et une petite goutte de sang marquait le tissu.

- Il faut laver avant de livrer, dit-elle.

- Tu vas où ce soir?

- Nulle part.

Elle évita mon regard.

Je compris qu'elle mentait, mais je ne la suivis pas. Nous avions appris à respecter les secrets qui nous mettaient en danger.

Deux jours plus tard, la chambre était vide. La machine avait disparu. La propriétaire disait que Sonia était partie sans payer. Une voisine avait vu deux hommes emporter ses affaires. Personne ne savait si elle les accompagnait.

J'ai appelé son numéro jusqu'à ce qu'une voix automatique annonce qu'il n'était plus attribué.

Dans le carnet, je n'ai jamais écrit « morte » près de son nom.

J'ai écrit: Sonia. Peut-être vivante. Voulait que sa machine devienne sa patronne. Savait tracer des lignes droites même lorsque sa vie ne l'était pas.

Chapitre 16 - Le frère qui ment

Moussa a réussi à quitter Junior pendant vingt-sept jours.

Il avait vendu le téléphone rouge et repris quelques cours avec un ancien instituteur du quartier. Le matin, il aidait un réparateur de climatiseurs. Le soir, il révisait à la lumière d'une lampe rechargeable. Ma mère disait que Dieu avait touché son cœur. Mon père prétendait que ses menaces avaient enfin servi.

Personne ne demandait ce qui l'aidait réellement: la peur de revoir Junior au sol, la honte de l'argent volé, ou le désir de prouver qu'il pouvait devenir quelqu'un autrement.

Le vingt-huitième jour, le réparateur ne l'a pas payé.

- Le client n'a pas encore réglé, lui a-t-il expliqué. Reviens la semaine prochaine.

Moussa avait travaillé dix jours. Il avait pris des gbakas, porté des machines, respiré de la poussière et des produits. À la maison, le gaz était fini. Ma mère attendait une partie de son salaire.

Il est revenu sans argent.

Mon père a secoué la tête.

- Voilà votre travail honnête là. On te fatigue et tu reviens avec zéro.

La phrase était censée se moquer du patron, mais Moussa l'a reçue comme une accusation.

Le soir, j'ai entendu son ancien accent derrière la maison.

- Ma chère, je comprends votre inquiétude...

Je lui ai arraché le téléphone des mains. Ce n'était pas le rouge. Junior lui en avait donné un autre.

- Tu avais promis.
- J'ai besoin de deux jours seulement.
- C'est toujours comme ça que ça recommence.
- Toi, tu sais bien.

Nous nous sommes regardés. La rechute n'était pas une faiblesse abstraite. C'était le gaz vide, un patron qui ne payait pas, un père qui humiliait, une maison qui avait besoin d'une solution avant le matin.

- Donne-moi le téléphone, ai-je dit.
 - Et tu vas me donner l'argent?
 - Je trouverai.
- Il a ri sans joie.
- Justement. Tu vas trouver comment?

Je n'ai pas répondu.

Moussa a repris l'appareil.

- Je ne veux plus que tu paies pour moi. Laisse-moi devenir mauvais à ma manière.

La phrase m'a suivie toute la nuit.

Deux jours plus tard, une femme a envoyé une somme importante. Moussa a payé le gaz, rendu de l'argent à ma mère et acheté un petit sac de riz. Tout le monde a mangé. Il n'a pas touché à sa part.

- Elle t'a donné pourquoi? ai-je demandé.
- Son fils est malade.
- Et tu lui as dit quoi?
- Que j'étais médecin et que je pouvais aider.

Il a murmuré, comme s'il avait enfin compris la forme du mal. Ce n'était plus une personne riche et lointaine qu'il imaginait punir au nom de la colonisation ou de l'injustice.

C'était une mère qui cherchait une solution pour son enfant. Il avait pris son urgence comme d'autres avaient pris la nôtre.

- Rends-lui.
- L'argent est déjà parti.
- Trouve un moyen.
- Tu crois que Junior va me laisser annuler?

Le piège s'était refermé avec la même logique que celui de Monsieur K.: une aide, une dette, une dépendance, puis la peur.

Moussa a commencé à dormir dehors. Il disait qu'il travaillait. En réalité, il évitait la maison et les appels de la femme. Elle lui envoyait des messages vocaux où elle pleurait. Il ne pouvait pas les supprimer.

Un matin, il est venu me voir au Wagon. Son visage avait maigri.

- Garde ça.
- Il m'a donné une carte mémoire.
- C'est quoi?
- Les comptes, les numéros, les photos. Si quelque chose m'arrive...
- Arrête de parler comme ça.
- Si quelque chose m'arrive, donne à quelqu'un qui peut fermer tout ça.

J'ai glissé la carte dans mon soutien-gorge. Nous étions frère et sœur, mais à cet instant nous ressemblions à deux témoins d'un crime que nous avons aussi contribué à commettre.

- Viens avec moi à l'association, lui ai-je proposé.
- L'association des femmes?
- Ils peuvent connaître quelqu'un.

Il a secoué la tête.

- Les garçons ne vont pas là-bas pour dire qu'ils ont peur.
- Alors ils vont où?

Il a regardé la rue.

- Au carrefour.

C'était peut-être la réponse la plus triste qu'il m'ait donnée.

Chapitre 17 - Le corps parle

Le corps parle longtemps avant de tomber.

Le mien a commencé par des fièvres qui revenaient le soir. Puis une toux, des douleurs, une fatigue que même les poudres ne chassaient plus. Je maigrissais. Les vêtements de Clara, que j'avais gardés, flottaient sur moi.

Au maquis, les hommes remarquaient tout.

- Tu n'es plus fraîche comme avant, a dit l'un d'eux.

Un autre a demandé une réduction comme si mon corps était un produit abîmé.

Monsieur K. disait que je me négligeais.

- Va te soigner. Je ne veux pas attraper tes problèmes.

Il n'a pas proposé de m'accompagner.

C'est Mado qui m'a conduite dans une clinique associative. Je la connaissais du Top 2000. Elle avait quelques années de plus, un visage calme et cette façon de regarder qui ne transformait pas immédiatement les gens en histoire.

Dans la salle d'attente, des affiches parlaient de dépistage, de prévention et de traitements. J'avais envie de partir.

- Reste, a dit Mado. Savoir ne crée pas la maladie.

L'infirmière s'appelait madame Akissi. Elle m'a posé des questions sans lever les sourcils. Depuis quand avais-je de la fièvre? Est-ce que je mangeais? Où dormais-je? Avais-je subi des violences?

À la dernière question, j'ai ri.

- Vous voulez que je commence par quelle année?

Elle n'a pas souri. Elle a simplement attendu.

Madame Akissi a commencé par traiter ce qui pouvait l'être immédiatement. Elle a nettoyé une plaie, vérifié ma tension et posé une perfusion. Pendant que le liquide descendait, elle m'a demandé qui contacter en cas d'urgence.

J'ai donné le numéro de Mado.

- Ta mère?

- Non.

- Ton père?

- Non.

Elle n'a pas insisté. Sur le formulaire, elle a écrit « personne de confiance: Mado K. »

Cette expression m'a émue davantage que je ne voulais l'admettre. Dans les documents officiels, quelqu'un reconnaissait enfin que la confiance pouvait exister en dehors du sang.

Lorsque l'infirmière a demandé mon âge, j'ai répondu dix-neuf ans par réflexe. Mado m'a regardée.

- Son vrai âge, a dit madame Akissi, pas celui du profil.

J'ai compté. Les années de la rue s'étaient mélangées.

- Dix-sept.

Madame Akissi a posé son stylo.

- Donc tout cela a commencé quand tu étais mineure.

Je me suis raidie.

- Ne me regardez pas comme une pauvre petite.

- Je te regarde comme quelqu'un à qui des adultes devaient protection.

Cette phrase déplaçait la faute vers un endroit où personne ne l'avait jamais placée. J'ai détourné les yeux.

Les résultats ont montré une infection avancée et une anémie sévère. Il fallait d'autres examens, un traitement régulier et du repos. Madame Akissi a écrit des rendez-vous sur une carte.

- Tu dois revenir la semaine prochaine.
- Combien ça coûte?
- L'association prend une partie en charge.
- Et l'autre partie?

Elle a regardé Mado, puis moi.

- On trouvera une solution. Mais il faut que tu reviennes.

Je suis sortie avec des médicaments dans un sachet blanc. Monsieur K. m'attendait sur plusieurs messages. Un client devait me payer une dette. Ma mère demandait de l'argent pour les petits.

Le repos était une prescription réservée à ceux qui pouvaient se permettre de manquer.

J'ai caché les médicaments au fond de mon sac et je suis retournée au Dôme.

La musique couvrait la voix de madame Akissi, mais sa phrase restait en moi: « Ton corps parle. »

Le problème n'était pas que personne ne l'entendait.

Le problème était que tout le monde avait intérêt à ce que je continue malgré lui.

Cette nuit-là, un homme a refusé de me payer. Lorsque j'ai protesté, il a menacé d'appeler la police et de dire que je l'avais volé. Le vigile m'a poussée dehors.

Je suis tombée sur le trottoir. Mado m'a retrouvée assise contre un mur.

- Tu ne peux plus continuer comme ça.
- Je continue comment, alors?

Elle n'avait pas de réponse complète. Personne n'en avait.

Elle m'a parlé d'un foyer lié à l'association, d'une formation, d'un accompagnement médical. Elle disait qu'on pouvait m'aider à refaire des papiers, à chercher une activité.

- Ils vont me juger.
- Peut-être certains. Mais madame Akissi, non.
- Et après?
- Après, on voit demain.

Je n'avais jamais vécu un jour à la fois. Dans la rue, il fallait prévoir le danger avant qu'il apparaisse. « Demain » me semblait trop fragile pour qu'on lui confie ma vie.

Chapitre 18 - Ce que le corps des garçons tait

À l'association, la salle d'attente était surtout remplie de femmes.

Les affiches parlaient de violences conjugales, de santé, de formation et de protection des filles. Un jour, un garçon d'environ dix-sept ans est resté debout près du portail pendant presque une heure. Il portait une casquette basse et un sac de sport vide.

Madame Akissi est sortie lui parler. Il a reculé.

- Je cherche quelqu'un.

- Qui?

- Ma sœur.

- Comment elle s'appelle?

Il n'a pas répondu. Après un long silence, il a dit:

- C'est moi qui ai besoin.

Il s'appelait Brice. Son patron de chantier gardait son salaire depuis trois mois et le forçait à dormir sur place. La nuit, un homme plus âgé venait dans la pièce où logeaient les apprentis. Brice racontait les faits sans utiliser les mots. Il disait « il fait des choses », puis « je ne peux pas expliquer ».

- Tu peux prendre ton temps, lui a dit madame Akissi.

Il s'est mis à pleurer. Aussitôt, il a essuyé son visage avec colère.

- Je ne suis pas pédé.

Personne ne l'avait accusé. Mais il avait appris que la violence subie devenait parfois une identité imposée à la victime, surtout lorsqu'elle était un garçon.

Mado lui a apporté de l'eau. Il refusait de s'asseoir, comme si le repos allait confirmer sa faiblesse.

Je l'observais depuis le couloir. Je pensais à Kader, à Yao, à Moussa, à Junior. Les garçons du quartier avaient le droit d'être violents, ambitieux, insolents, drôles. Ils n'avaient pas le droit d'être perdus. Leur douleur devait sortir sous une autre forme ou rester enfermée.

Madame Akissi a appelé une structure partenaire. Il fallait un hébergement, un accompagnement juridique, un endroit où Brice ne croiserait pas son patron. Les solutions existaient, mais elles étaient dispersées entre plusieurs bureaux, plusieurs numéros et des personnes qui n'avaient pas toujours de crédit téléphonique.

- Je dois rentrer chercher mes habits, a dit Brice.

- Pas seul.

- Si je ne retourne pas, ils vont dire que j'ai volé.

- Ta sécurité d'abord.

Il a ri nerveusement.

- Sécurité, ça nourrit?

La phrase ressemblait à Moussa.

Madame Akissi n'a pas répondu avec une leçon. Elle a demandé combien il devait à sa famille, qui dépendait de lui, ce qu'il savait faire. Brice était l'aîné de cinq enfants. Sa mère vendait de l'attiéké au village. Chaque mois, elle attendait son transfert. S'il quittait le chantier, la violence pouvait cesser, mais la faim commençait ailleurs.

Le problème n'était jamais une seule porte. Derrière chaque sortie, une autre urgence attendait.

Deux hommes de l'association partenaire sont venus. Brice s'est détendu en les voyant, puis il a remis son visage dur. L'un d'eux, un ancien éducateur, lui a parlé sans baisser la voix ni le traiter comme un enfant.

- Ce qu'on t'a fait n'enlève rien à ce que tu es.

Brice a fixé le sol.

Avant de partir, il a croisé mon regard.

- Tu as entendu?

- Un peu.

- Ne raconte pas.

- Je ne raconterai pas ton histoire. Mais un jour, j'écirai peut-être que les garçons aussi ont besoin d'une porte.

Il m'a étudiée, puis a hoché la tête.

Quelques semaines plus tard, madame Akissi m'a dit qu'il suivait une formation de carrelage dans une autre commune. Il n'allait pas bien tous les jours. Il avait voulu retourner au chantier parce que sa mère avait besoin d'argent. L'éducateur avait dû négocier une aide d'urgence.

Je n'ai jamais revu Brice. Dans mon carnet, je n'ai pas écrit son nom complet. J'ai noté seulement:

B. Dix-sept ans. Savait porter des sacs de ciment plus lourds que lui. Croyait que pleurer allait le rendre coupable. Voulait envoyer de l'argent à sa mère.

Puis j'ai ajouté une phrase:

Le monde demande aux garçons de protéger tout le monde et ne leur apprend pas où aller quand ils ont besoin d'être protégés.

Chapitre 19 - La porte entrouverte

L'association se trouvait derrière un portail vert, dans une rue plus calme que celles que je fréquentais.

Mado m'y a conduite un mardi matin. Des femmes entraient et sortaient avec des dossiers, des sacs de tissu, des bassines. On entendait des machines à coudre dans une pièce et des rires dans une autre.

Sur le chemin, j'avais préparé plusieurs excuses. Je devais récupérer de l'argent. Ma mère était malade. Un client pouvait m'aider. Je n'avais pas les bons vêtements pour entrer. Chaque excuse me semblait raisonnable tant que je ne la prononçais pas devant Mado.

- Tu sais ce qui me fait peur? lui ai-je demandé.

- Quoi?

- Que ça marche.

Elle s'est arrêtée.

- Explique.

- Si ça marche, je vais devoir regarder tout ce que j'ai accepté alors qu'une autre vie était possible.

- Une porte possible aujourd'hui ne veut pas dire qu'elle l'était hier.

Je n'avais jamais pensé ainsi. On juge souvent les personnes qui restent dans une situation en montrant une sortie découverte trop tard, comme si elle avait toujours été visible, accessible et sans danger.

Je suis restée devant le portail.

- On entre, a dit Mado.

- Attends un peu.

J'avais peur des questions. Peur qu'on exige une preuve de ma souffrance, comme si les cicatrices invisibles devaient passer un examen. Peur aussi de réussir à entrer, car cela aurait rendu tout retour plus honteux.

Madame Akissi est venue nous rejoindre.

- Bonjour, Aïcha.

Elle se souvenait de mon nom.

Elle ne m'a pas demandé pourquoi j'avais manqué le rendez-vous. Elle m'a montré les lieux: une petite infirmerie, une salle de formation, deux chambres d'urgence, une cour où des femmes prenaient le café.

- Tu peux rester quelques jours, le temps de reprendre le traitement et de réfléchir.

- Et je vous dois quoi?

- Rien.

Je l'ai regardée pour voir où se cachait la dette.

- Rien n'est gratuit.

- Tu as raison. Quelqu'un paie toujours. Ici, ce sont des dons, des associations partenaires, parfois l'État, parfois nous-mêmes. Mais ce n'est pas ton corps qui paie.

La phrase m'a donné envie de pleurer. Je me suis énervée à la place.

- Vous croyez que je vends mon corps parce que j'aime ça?

- Non.

- Vous ne savez rien de moi.

- C'est vrai. Tu peux me raconter ou ne pas me raconter. La porte reste là.

Elle n'a pas essayé de me retenir lorsque je suis partie.

Je suis revenue le soir même au Top 2000. Les lumières rouges m'ont semblé plus brutales après la cour de l'association. Monsieur K. m'a rendu un téléphone, mais il a exigé le mot de passe. J'ai accepté.

Pendant quelques jours, je me suis convaincue que le portail vert n'avait jamais existé.

Puis une descente de police a eu lieu au Dôme.

Tout est allé très vite. Des tables renversées, des bouteilles cassées, des filles poussées contre les murs. Les hommes bien habillés sont sortis par une porte latérale. Ceux qui avaient payé nos nuits ne nous connaissaient plus.

J'ai couru jusqu'à une ruelle sombre. Mado m'a tirée derrière un portail juste avant qu'un agent tourne au coin.

Nous avons attendu dans une petite cour inconnue. Une vieille femme nous a donné de l'eau sans poser de questions.

- Tu vois, a murmuré Mado, nos règles ne tiennent qu'à une porte ouverte au bon moment.

Après la descente, le propriétaire du maquis a prétendu que nous avions attiré les problèmes. Plusieurs filles ont perdu leurs sacs et leur argent. Monsieur K. a coupé mon numéro.

Je suis retournée à l'association deux jours plus tard.

Je suis restée trois nuits.

On m'a donné un lit, des repas, mes médicaments. Une formatrice m'a montré comment couper un patron simple. Le deuxième soir, j'ai dormi six heures sans sursauter.

Le troisième matin, une femme du foyer a reconnu une photo de moi qui circulait sur internet. Elle n'a rien dit de méchant, mais j'ai vu la reconnaissance dans ses yeux.

La honte a fait ce que la violence n'avait pas réussi à faire: elle m'a chassée d'un lieu sûr.

Je suis partie avant le petit déjeuner.

Madame Akissi m'a seulement envoyé un message: « La porte est toujours là. »

Chapitre 20 - Ceux qu'on ne sauve pas seul

Madame Akissi détestait le mot « sauver ».

- Nous ne sommes pas des anges, disait-elle. Nous sommes des personnes avec des bureaux trop petits, des budgets insuffisants et des téléphones qui se déchargent.

La première fois que je l'ai entendue, j'ai cru qu'elle plaisantait. Plus tard, j'ai compris qu'elle refusait la belle histoire dans laquelle une association arrivait, tendait la main et réparait une vie en trois chapitres.

Un mercredi, elle a organisé une rencontre pour les jeunes du quartier. Filles et garçons pouvaient venir sans inscription. Le thème officiel était « argent, réseaux sociaux et choix de vie ». Mado avait préparé du jus de gingembre. Il y avait plus de chaises que de participants.

Grâce est venue avec deux amies. Moussa est resté dehors, puis s'est installé au fond avec sa casquette. Ibrahim, le petit vendeur d'eau, s'est assis près de la porte pour pouvoir fuir si Junior apparaissait.

Madame Akissi n'a pas commencé par un discours. Elle a distribué des papiers anonymes.

- Écrivez ce qu'on vous demande d'être.

Les réponses ont été déposées dans une boîte.

Elle les a lues:

« Belle. »

« Fort. »

« Vierge. »

« Riche avant vingt ans. »

« Obéissante. »

« Dangereux. »

« Mince. »

« Un homme qui ne pleure pas. »

« Une fille qui ne fait pas honte. »

La salle a ri à certains mots, puis le rire est devenu gêné. Nous reconnaissons nos propres prisons dans les papiers des autres.

Un garçon a dit que les filles voulaient seulement les hommes riches. Une fille lui a répondu que les garçons humiliaient celles qui n'avaient pas de téléphone cher. Les voix sont montées. Madame Akissi les a laissées se heurter un moment.

- Vous êtes en train de vous accuser pour des règles que vous n'avez pas inventées seuls, dit-elle enfin. Mais vous pouvez décider de ne pas les transmettre.

Moussa a levé la main sans la regarder.

- Et quand la famille a besoin d'argent maintenant, on fait quoi? Les conseils ne paient pas le gaz.

La salle s'est tue.

Madame Akissi lui a demandé ce qu'il savait faire. Il a parlé de téléphones, d'informatique, de réparation. Un bénévole connaissait un atelier qui cherchait un apprenti. Le salaire serait faible au début.

- Faible comment? demanda Moussa.

Le montant annoncé a fait rire plusieurs garçons.

- C'est ça le problème, dit Moussa. Le mauvais chemin paie vite. Le bon chemin te demande d'être patient pendant que tout le monde te traite de pauvre.

Personne n'a pu contredire.

Nous avons parlé des dettes, de la honte, des images envoyées en privé, des paris, des faux profils, des hommes plus âgés, des filles qui recrutent d'autres filles, des garçons qui recrutent d'autres garçons. Chaque sujet ouvrait une autre blessure.

Grâce a raconté qu'une amie recevait des messages d'un homme qui promettait de payer son école. Ibrahim a avoué qu'il transportait parfois des cartes SIM pour Junior. Une jeune fille appelée Aminata a dit qu'elle ne voulait plus rentrer chez elle parce que son beau-père entraînait dans sa chambre.

La réunion prévue pour une heure en a duré trois.

À la fin, madame Akissi a écrit au tableau trois colonnes: urgence, protection, avenir. Pour chaque situation, elle demandait ce qu'il fallait faire aujourd'hui, ce qui empêcherait la violence de recommencer, puis ce qui permettrait au jeune de construire autre chose.

- On échoue quand on ne traite qu'une colonne, expliqua-t-elle. Un lit pour une nuit sans formation, c'est une pause. Une formation sans sécurité, c'est un piège. Un conseil sans argent pour manger, c'est souvent une humiliation.

Je pensais à toutes les fois où j'étais partie du centre. Ce n'était pas parce que personne n'avait essayé. C'était parce que le monde qui m'attendait dehors avait plus de moyens, plus d'habitude et plus d'accès à mes peurs.

Après la réunion, Moussa a accepté le contact de l'atelier. Il ne promit rien. Grâce repartit avec l'adresse d'une assistante sociale. Ibrahim laissa les cartes SIM dans une enveloppe sur le bureau.

- Junior va me tuer, dit-il.

- Il ne faut pas rentrer seul, répondit Mado.

Il resta dormir dans une chambre du centre.

Cette nuit-là, nous n'avons sauvé personne. Mais plusieurs jeunes ne sont pas retournés exactement au même endroit qu'ils avaient quitté le matin. J'ai commencé à comprendre que

parfois, la victoire n'était pas une fin heureuse. C'était un déplacement de quelques mètres hors de la trajectoire prévue.

Chapitre 21 - Le miroir d'internet

Internet n'oubliait rien, sauf notre humanité.

Une ancienne photo a commencé à circuler dans des groupes. On y voyait mon visage, mal éclairé, accompagné d'un numéro qui n'était même plus le mien. Des inconnus ajoutaient des insultes, des prix, des commentaires. Certains prétendaient me connaître. D'autres inventaient des histoires plus sales que ma vie réelle.

Mon petit frère a reçu l'image par un camarade.

Il m'a appelée en pleurant.

- C'est toi?

Je n'ai pas répondu.

Le soir, mon père m'attendait dans la cour. Il tenait le téléphone de Moussa.

- Tu nous as couverts de honte.

Ma mère se tenait derrière lui. Elle avait le visage fermé.

- Papa, écoute-moi.

- Il n'y a rien à écouter.

- J'avais quatorze ans quand ça a commencé.

- Tu veux dire qu'on t'a forcée pendant toutes ces années?

La question était un piège. Si je disais oui, il demanderait pourquoi je n'avais pas parlé. Si je disais non, il appellerait cela un choix.

- Vous preniez l'argent.

Mon père s'est levé.

- Sors de ma maison.

Ma mère a murmuré son nom, mais elle ne s'est pas placée devant la porte.

J'ai rassemblé quelques vêtements dans un sac. Au fond d'une boîte, j'ai retrouvé les feuilles bleues de madame Koné. Elles étaient tachées, cornées, mais encore lisibles.

Ma mère est entrée dans la chambre pendant que je rangeais mes affaires. Elle a refermé la porte derrière elle.

- Ton père est fâché.

- Et toi?

- Tu sais que ce n'est pas bien, ce que tu fais.

- Quand je payais le riz, c'était bien?

Elle a serré les lèvres.

- Je ne savais pas.

- Tu ne voulais pas savoir.

Elle m'a giflée. Aussitôt, son visage s'est défait. Sa main est restée suspendue entre nous.

- Aïcha...

- Le jour du rite, tu savais aussi.

Elle s'est assise sur le bord du matelas. Pour la première fois, elle semblait plus petite que moi.

- Ma mère m'a fait la même chose, a-t-elle murmuré. Quand j'ai voulu refuser pour vous, tes tantes ont dit que personne ne vous épouserait. Ton père a dit que ce n'était pas une affaire d'homme.

- Et tu as accepté.

- J'avais peur.

- Moi aussi.

Nous nous sommes regardées avec la même peur séparée par une génération. J'aurais voulu qu'elle me retienne. J'aurais voulu aussi lui faire mal avec mes mots. Finalement, elle a sorti un billet plié de son pagne.

- Prends pour le transport.

Je n'ai pas pris l'argent.

Elle n'a pas dit « reste ». Je suis partie avec la certitude terrible qu'elle m'aimait et qu'elle était quand même incapable de me protéger.

Ma petite sœur m'a suivie jusqu'au portail.

- Tu vas où?

- Je reviens bientôt.

C'était le mensonge le plus tendre que je pouvais lui offrir.

Je n'avais pas d'adresse. Je suis allée au Wagon, puis au Top 2000. Les gens me connaissaient assez pour m'utiliser, pas assez pour m'héberger.

Mado partageait une petite pièce avec une cousine. Elles m'ont laissé dormir au sol. Je suis restée éveillée, entourée de respirations calmes. Pour la première fois depuis longtemps, une porte était fermée contre le danger et non contre moi.

Au matin, je suis partie avant leur réveil.

La honte m'empêchait d'accepter longtemps ce que la violence ne m'avait jamais appris à recevoir: une aide sans dette.

Je suis revenue pourtant le soir suivant.

Mado ne m'a posé aucune question. Elle a déplacé une bassine pour me faire une place.

- Tu peux rester, a-t-elle dit.

- Je vais payer.

- Avec quoi?

- Je vais trouver.

- Aïcha, dors seulement.

J'ai fermé les yeux.

Dans la nuit, j'entendais des menaces dans les pas du voisin, des appels dans les vibrations imaginaires, la voix de Monsieur K. dans le moteur des voitures. La sécurité ressemblait encore à un piège dont je ne connaissais pas le prix.

Chapitre 22 - La honte en partage

La photo qui circulait de moi a fini par atteindre la famille.

Une cousine l'a envoyée à Safi avec un message: « C'est pas ta petite sœur ça? » Safi a d'abord nié. Puis elle m'a appelée vingt-sept fois.

Je n'ai pas répondu.

Ma mère est venue me chercher au Wagon. Elle portait un pagne noué trop vite et des sandales différentes. Elle est restée au bord de la route, entourée de musique, de motos et de regards. Pour la première fois, mon monde et le sien se tenaient face à face sans mensonge possible.

- Rentre, dit-elle.

- Pour quoi faire?

- On va parler à la maison.

- Maintenant tu veux parler?

Elle a baissé la voix.

- Les gens regardent.

Voilà ce qui l'avait conduite jusqu'à moi: pas la photo elle-même, pas ce qu'elle prouvait de ma vie, mais les yeux des autres.

- Ils regardaient déjà quand j'étais petite, ai-je dit. Personne n'a rien fait.

Elle m'a saisi le poignet.

- Ne me parle pas comme ça.

J'ai retiré mon bras. Autour de nous, certaines filles observaient. Clara aurait lancé une insulte. Sonia aurait essayé de m'éloigner. Elles n'étaient plus là.

- Tu savais, maman?

- Savoir quoi?

- D'où venait l'argent.

- Je ne voulais pas savoir.

Son honnêteté m'a fait plus mal qu'un mensonge.

Elle a commencé à pleurer.

- Tu crois que j'avais le choix? Le loyer, les médicaments, l'école de Moussa... Ton père ne travaillait plus. Moi, je vendais jusqu'à ne plus sentir mes jambes.

- Alors tu m'as laissée payer.

- Je ne t'ai jamais envoyée vers un homme.

- Tu as seulement pris ce que je rapportais.

Nous parlions comme deux accusées devant un tribunal sans juge. Ma mère avait souffert. J'avais souffert. Le fait que les deux soient vrais ne décidait pas qui devait porter la faute.

Safi est arrivée en taxi. Elle s'est placée entre nous.

- On ne va pas régler ça dans la rue.

- Elle refuse de rentrer, dit ma mère.

- Peut-être qu'elle a peur de rentrer.

Ma mère l'a regardée comme si elle venait de trahir la famille.

Safi m'a emmenée chez elle, dans une petite chambre qu'elle partageait avec une collègue. Nous avons passé la nuit assises sur le sol. Elle m'a raconté qu'elle avait quitté la maison après qu'un homme choisi par une tante avait voulu l'épouser. Elle n'avait jamais osé me dire qu'elle avait fui.

- Je pensais que si je réussissais à sortir, je pourrais revenir te prendre, dit-elle. Après, j'ai eu honte de ne pas avoir assez.

- Tout le monde a honte dans cette famille.

- Oui. Et chacun utilise sa honte pour se taire.

Elle a pris mon téléphone et lu quelques commentaires sous la photo. Ses mains tremblaient.

- Ils te jugent comme s'ils n'avaient jamais profité de rien. Les hommes qui écrivent ça sont parfois les mêmes qui payent.

- Efface.

- On peut signaler.

- Ça reviendra.

- Peut-être. Mais on signale quand même.

Nous avons passé deux heures à fermer des comptes, bloquer des numéros, enregistrer des preuves. Ce travail minuscule ne réparait rien, mais il transformait Safi en alliée au lieu de témoin.

Le matin, ma mère a envoyé un message: « Je ne dors pas. »

Je n'ai pas répondu tout de suite. Puis j'ai écrit: « Moi non plus depuis longtemps. »

Elle a appelé. Nous sommes restées silencieuses au téléphone.

- Je t'aime, finit-elle par dire.

- Ce n'est pas la même chose que protéger.

Elle a pleuré.

- Je sais maintenant.

Je ne lui ai pas pardonné ce jour-là. Elle ne m'a pas comprise entièrement. Mais pour la première fois, la honte n'était plus seulement posée sur moi. Elle circulait entre ceux qui avaient vu, pris, évité et laissé faire.

Le poison perdait un peu de sa force chaque fois que quelqu'un acceptait enfin de nommer sa part.

Chapitre 23 - Le carnet des absentes

J'ai appris la mort de Clara par une fille rencontrée au Wagon.

On avait retrouvé son corps loin du quartier. Personne ne savait où sa famille l'avait enterrée, ni même si elle avait été prévenue.

Nous avons organisé une veillée derrière le Top 2000. Une bougie, trois bouteilles d'eau et quelques souvenirs. Chacune racontait une Clara différente: drôle, violente, généreuse, imprudente, menteuse, protectrice.

Je me suis rendu compte qu'une personne pouvait être plusieurs vérités à la fois.

Après le départ des autres, je suis restée devant la bougie presque consumée. J'ai pensé à Sonia, dont je ne savais toujours rien. À Fanta. À toutes celles qui disparaissaient sans photo correcte, sans plainte sérieuse, sans tombe connue.

J'ai acheté un petit carnet bleu.

Sur la première page, j'ai écrit: « Celles qu'on ne doit pas oublier. »

Puis les noms.

Pour chacune, j'ajoutais ce que je savais.

Clara riait avant la fin de ses propres blagues.

Sonia gardait toujours de l'argent dans sa chaussure gauche.

Fanta aimait le garba sans piment.

Mariam chantait faux lorsqu'elle avait bu.

Ce carnet ne les sauvait pas. Mais il empêchait la rue d'avoir le dernier mot sur leur existence.

Mado m'a surprise en train d'écrire.

- Tu devrais montrer ça à madame Akissi.
- Pourquoi?
- Elle cherche des témoignages pour sensibiliser les jeunes filles.
- Je ne suis pas un témoignage. Je suis encore dedans.
- Justement.

Je me suis mise en colère.

- Les gens aiment écouter les histoires quand elles sont déjà finies. Ils applaudissent la survivante propre, bien habillée, qui dit qu'elle a tout surmonté. Moi, je peux retourner au maquis ce soir. Je peux reprendre la poudre demain. Je peux mentir encore.

Mado a hoché la tête.

- Alors écris aussi ça.

J'ai ajouté une phrase: « On peut vouloir sortir et retourner quand même. »

Le carnet est devenu l'endroit où je cessais de me présenter comme une victime parfaite. J'y écrivais mes fautes, mes lâchetés, ma colère contre ma mère, mon besoin de Monsieur K. malgré ce qu'il m'avait fait. J'écrivais aussi les gestes minuscules qui me maintenaient en vie: une vendeuse qui m'offrait de la bouillie, une inconnue qui me laissait son siège dans un gbaka, Mado qui gardait la lumière allumée.

Le carnet circulait parfois entre Mado et moi. Elle ajoutait des détails que j'avais oubliés. À côté du nom de Clara, elle a écrit: « donnait toujours son dernier chewing-gum ». Pour Sonia: « ne supportait pas les coutures mal finies ». Nous nous disputions sur les mots, comme si la précision pouvait rendre les filles plus présentes.

J'ai commencé aussi à noter les noms des lieux et des adultes qui savaient. Pas pour organiser une vengeance, mais pour empêcher le récit confortable selon lequel personne n'avait rien vu.

Le vigile qui ouvrait la porte latérale aux hommes pendant les descentes.

Le propriétaire qui disait ne pas connaître les filles mais encaissait une part des rendez-vous.

Les clients qui demandaient l'âge puis enseignaient la bonne réponse.

Les femmes qui nous traitaient de honte tout en empruntant notre argent.

Je me suis incluse dans la liste: les jours où j'avais encouragé une nouvelle fille, les mensonges racontés à Grâce, les numéros transmis pour gagner une commission. Écrire ne me rendait pas innocente. Cela m'empêchait seulement de devenir aveugle à mon tour.

Un jour, j'ai retrouvé madame Koné.

Elle enseignait toujours dans la même école. Je l'ai attendue près du portail. Lorsqu'elle m'a reconnue, son visage s'est éclairé puis assombri en voyant mon état.

- Aïcha?

J'ai eu envie de fuir.

Elle m'a prise dans ses bras.

- J'ai gardé les feuilles, lui ai-je dit.

- Tu as continué?

Je lui ai montré le carnet.

Elle a lu quelques lignes en silence.

- Ce n'est pas trop tard.

Je détestais cette phrase lorsqu'elle venait de gens qui ne connaissaient pas le prix du retard. Mais dans sa bouche, elle ressemblait moins à une promesse qu'à une invitation.

Elle m'a donné un paquet de craies pour les enfants de l'association.

Je n'ai jamais osé lui dire que je n'y travaillais pas.

Je les ai gardées dans mon sac.

Chapitre 24 - Les noms des garçons

Au début, mon carnet ne contenait que des prénoms de filles.

Clara. Sonia. Mariam. Fanta. Des femmes dont on avait perdu la trace ou dont on racontait la fin à voix basse. Puis un soir, Moussa m'a demandé pourquoi je n'avais pas écrit Kader.

- Parce que je ne sais pas s'il est mort.

- Il faut mourir pour être absent?

La question m'a arrêtée.

Nous étions assis derrière l'association. Moussa avait commencé l'apprentissage dans l'atelier de téléphones. Il gagnait peu et se plaignait beaucoup, mais il y retournait chaque matin. Junior lui envoyait encore des messages. Il ne les avait pas tous bloqués.

- Kader est à la MACA, dit-il.

- Tu es sûr?

- Un gars l'a vu. Histoire de faux compte et de transfert. Il a pris pour les grands.

J'ai ouvert le carnet.

Kader Coulibaly. Vivant. Enfermé. Aimait les problèmes de calcul lorsque je les transformais en histoires.

Moussa a ajouté:

- Il dessinait bien les voitures.

J'ai écrit la phrase.

Ensuite est venu Yao, dont personne ne connaissait la vérité. Ibrahim, placé dans un foyer après avoir quitté Junior. Brice, dont je ne devais pas raconter les détails. Un garçon

appelé Serge, mort dans la lagune en essayant de rejoindre un bateau. Un autre, Kevin, devenu violent après avoir été humilié pendant des années et que le quartier ne voulait voir que comme agresseur.

- Tu vas aussi écrire les mauvais? demanda Grâce.

Elle cousait près de nous et écoutait.

- Si on écrit seulement les innocents parfaits, le carnet sera presque vide.

- Mais ceux qui ont fait du mal?

- On écrit ce qu'ils ont fait. On écrit aussi ce qui leur est arrivé. Comprendre n'est pas effacer.

Cette phrase, madame Akissi me l'avait répétée. J'essayais de la croire pour Clara, pour ma mère, pour moi-même.

Moussa a hésité, puis a demandé:

- Tu vas écrire Junior?

- Qu'est-ce que tu veux que je dise?

Il a regardé le sol.

- Qu'il a appris le travail avec un oncle qui le frappait. Qu'il envoyait l'argent à sa petite sœur au village. Qu'il a aussi détruit des gens. Les deux.

J'ai noté:

Junior, vrai nom inconnu. A recruté des plus jeunes, volé, menacé. A payé une clinique pour un garçon qu'il avait lui-même entraîné. Ne dormait presque jamais. Avait peur de devenir personne.

- Il va se fâcher si un jour il lit, dit Moussa.

- Les vivants peuvent venir corriger leur page.

Nous avons ri.

Le carnet changeait. Il n'était plus un cimetière. Il devenait une archive incomplète de la jeunesse du quartier: ceux qui étaient morts, ceux qui étaient enfermés, ceux qui avaient fui, ceux qui revenaient, ceux qui faisaient du mal et ceux qui essayaient d'arrêter.

Madame Akissi proposa de créer un atelier d'écriture autour de ces histoires, sans noms complets. Certains jeunes refusèrent. Ils avaient peur que le quartier reconnaisse les détails. D'autres écrivirent avec une urgence inattendue.

Moussa rédigea une page intitulée « Le garçon qui devait réussir vite ». Il ne signa pas. Grâce écrivit sur une amie qui avait quitté l'école pour garder les enfants d'une tante. Ibrahim dessina un carrefour avec plusieurs routes et un garçon au milieu qui n'avait pas de chaussures.

Moi, j'ai écrit sur une salle de classe.

Dans mon texte, les élèves n'étaient pas rangés par bons et mauvais. Chacun arrivait avec son histoire. Le professeur ne demandait pas d'abord ce qu'ils avaient fait, mais ce qui leur manquait pour ne pas recommencer.

- Tu écris toujours comme une institutrice, dit Moussa.

- Je n'ai jamais cessé.

Il a souri.

À cet instant, j'ai senti quelque chose que je n'avais plus ressenti depuis longtemps: l'avenir comme une possibilité, pas seulement comme une menace. Il a duré quelques minutes. C'était peu. Mais les petites choses sont parfois les seules qui résistent assez longtemps pour être transmises.

Chapitre 25 - Le message de Kader

La lettre de Kader arriva à l'association dans une enveloppe portant le cachet de la prison.

Il avait obtenu l'adresse par Moussa. Son écriture avait changé: les lettres étaient serrées, appliquées, comme si chaque mot devait passer entre des barreaux.

« Aïcha,

Je ne sais pas si tu te souviens des feuilles que tu me donnais. Ici, on paie cher le papier. J'écris petit. »

Il racontait son arrestation sans se présenter comme innocent. Il avait créé des comptes, reçu des transferts et gardé une partie de l'argent. Les grands lui avaient promis une protection. Lorsqu'il fut arrêté, leurs téléphones cessèrent de répondre.

« Le juge m'a demandé pourquoi j'avais fait ça. J'ai dit pour l'argent. C'était vrai, mais pas complet. J'avais aussi envie que les gens me respectent. Au carrefour, quand tu n'as rien, on te pousse comme une poubelle. Avec une belle chemise et un téléphone, les mêmes personnes t'appellent grand frère. »

Moussa lut par-dessus mon épaule.

- Il dit vrai.

Kader suivait des cours en détention. Il avait découvert qu'il aimait dessiner des plans de maisons. Un éducateur lui parlait d'une formation possible à sa sortie.

« Je ne veux pas qu'on raconte que la prison m'a sauvé. La prison m'a enfermé. Ce sont des gens à l'intérieur qui essaient de m'aider. Ce n'est pas la même chose. »

Cette phrase me plut. Elle refusait la morale facile selon laquelle il fallait toucher le fond pour devenir meilleur. Le fond détruisait beaucoup plus qu'il ne révélait.

Kader demandait des nouvelles de madame Koné. Je ne savais pas où elle était. Safi finit par la retrouver dans une autre école. Elle envoya à Kader un cahier et une lettre.

- Tu vas répondre? demanda Moussa.

- Oui.

Je pris une feuille bleue dans le bureau de madame Akissi.

Je lui parlai du carnet, de Sonia, de Clara, de l'association et de mon rêve qui revenait parfois sous une autre forme. Je ne lui racontai pas tout. Même dans la vérité, on garde des pièces fermées.

À la fin, j'écrivis:

« Je me souviens de toi. Tu n'étais pas rien avant le carrefour et tu ne seras pas seulement ton dossier après la prison. Mais ce que tu as fait appartient aussi à ton histoire. Il faudra regarder les deux. »

Moussa relut la phrase.

- Tu pourrais écrire ça pour nous tous.

- C'est peut-être ce que j'essaie de faire.

Nous envoyâmes la lettre. Quelques mois plus tard, Kader répondit avec le dessin d'une petite école. Sur le fronton, il avait écrit: « Les feuilles bleues ».

Je gardai le dessin dans le carnet, entre les pages de Clara et de Sonia. Pour la première fois, un absent m'avait répondu.

QUATRIÈME PARTIE

LES NOMS QUI RESTENT

Chapitre 26 - Les rituels de survie

Lorsque l'argent manque, les superstitions deviennent parfois des crédits accordés par la peur.

Au Top 2000, certaines filles consultaient des marabouts ou des féticheurs pour attirer les clients, se protéger des violences ou empêcher un homme de partir. On nous vendait des huiles, des savons, des poudres, des paroles à répéter avant un rendez-vous.

Je m'étais longtemps moquée de ces pratiques. Puis Monsieur K. a disparu pendant plusieurs semaines, mes profils ne rapportaient presque plus rien et Mado risquait de perdre sa chambre. La maladie me vidait. J'avais besoin de croire qu'un geste précis pouvait remettre de l'ordre dans le chaos.

Les filles ne parlaient pas toutes de ces pratiques de la même façon. Pour certaines, c'était une foi héritée de leur famille. Pour d'autres, un dernier recours. Pour d'autres encore, un commerce organisé autour de notre désespoir.

Mado refusait de m'accompagner.

- Tu vas donner ton argent à quelqu'un qui te dira que ton problème vient d'une rivale jalouse.

- Et toi, tu veux que je donne ma vie à une association qui me dira de patienter.

- Au moins, là-bas, on te soigne.

- Le traitement ne paie pas mon loyer.

Elle n'a pas répondu. Nos disputes tournaient souvent autour de cette vérité: la santé, la dignité et la sécurité étaient présentées comme des choix, alors qu'aucune ne survivait longtemps sans argent.

Une femme appelée tante Béa m'a conduite chez un homme dans une cour éloignée. Il a demandé de l'argent, puis encore de l'argent pour « compléter le travail ». Il m'a posé des questions sur Monsieur K., sur ma mère, sur mes peurs. Tout ce qu'il annonçait venait de ce que je lui avais déjà révélé.

Il m'a donné un liquide à utiliser et m'a interdit d'en parler.

En sortant, tante Béa a dit:

- Maintenant, les hommes vont te suivre.

Ils me suivaient déjà. C'était précisément le problème.

Monsieur K. a rappelé le lendemain. Pendant quelques heures, j'ai cru au pouvoir du rituel. Puis il m'a demandé de l'argent. Il avait des « difficultés temporaires » et savait que je pouvais me débrouiller.

J'ai ri.

- C'est toi qui m'aidais, non?

- Après tout ce que j'ai fait pour toi, tu comptes maintenant?

J'ai raccroché.

Il est venu me trouver deux jours plus tard. Il a menacé de publier d'autres photos, de parler à ma famille, de dire à la police que je faisais partie d'un réseau d'escroquerie.

- Tu crois que quelqu'un va croire une fille comme toi contre moi?

Il avait raison sur une chose: la crédibilité est une richesse. Il en possédait davantage que moi.

J'ai payé une partie de ce qu'il demandait.

Le rituel n'avait pas ramené un protecteur. Il avait seulement ramené un créancier.

Cette nuit-là, j'ai jeté le liquide dans un caniveau. J'ai gardé la petite bouteille vide dans mon sac, près des craies de madame Koné. Deux objets opposés: l'un promettait un pouvoir secret, l'autre me rappelait un rêve simple.

Je commençais à comprendre que mes rituels de survie n'étaient pas seulement les poudres ou les prières. C'était vérifier trois fois une sortie, cacher un billet dans ma chaussure, envoyer une plaque d'immatriculation à Mado, sourire lorsque j'avais peur, mentir sur mon âge, oublier mon nom.

Survivre m'avait demandé tant de compétences que personne ne mettrait jamais sur un CV.

Chapitre 27 - Une nuit au commissariat

Le policier a commencé par demander combien nous avions.

Nous étions quatre dans le véhicule: Mado, Grâce, moi et un garçon de seize ans appelé Ibrahim. On nous avait arrêtés près du Top 2000 après une descente. Les agents avaient embarqué tous ceux qui n'avaient pas couru assez vite.

- Nous n'avons rien fait, dit Mado.

- Tout le monde dit ça.

Le commissariat sentait la sueur, le papier humide et le café froid. Dans un coin, deux garçons menottés se disputaient une place sur un banc. Une fille très jeune pleurait sans bruit. Un agent lui demanda son âge. Elle répondit dix-huit. Son visage en disait peut-être quatorze.

Grâce tremblait. Elle venait seulement chercher une amie. Ibrahim transportait encore un vieux téléphone de Junior. Moi, j'avais des comprimés sans ordonnance dans mon sac.

- Vous êtes tous dans même réseau, conclut le policier.

Il nous classait plus vite que nous ne pouvions raconter.

Mado demanda à appeler madame Akissi. On lui refusa d'abord, puis un agent plus âgé reconnut le nom de l'association. Il soupira.

- Encore vous là. Vous ramassez les enfants et après ils reviennent.

- Parce qu'on ne répare pas une vie en une nuit, répondit Mado.

- Donc c'est nous qui devons garder leurs bêtises?

Sa fatigue était réelle. La nôtre aussi. Les institutions se renvoyaient les jeunes comme des colis trop lourds.

Ibrahim fut emmené dans une autre pièce. Il me regarda avant de disparaître derrière la porte.

- Ne dis rien sur le téléphone, lui murmurai-je.

Je regrettai aussitôt. Le protéger signifiait peut-être protéger Junior. Dans nos vies, la loyauté était souvent un autre nom pour la peur.

Un agent ouvrit mon sac. Il trouva le carnet.

- C'est quoi ça?

- Mes notes.

Il lut quelques prénoms.

- Tu écris les clients?

- Les disparus.

Il leva les yeux.

- Tu es journaliste maintenant?

Les autres rirent.

Je tendis la main vers le carnet. Il le garda.

- Ici, tout peut être preuve.

Pour la première fois, j'ai eu peur que les noms deviennent dangereux pour ceux qui vivaient encore. J'avais écrit des détails, des lieux, des adultes. La mémoire pouvait protéger, mais elle pouvait aussi exposer.

Madame Akissi arriva après minuit avec un avocat bénévole. Les discussions durèrent longtemps. Grâce fut libérée rapidement. Mado aussi. Pour Ibrahim, c'était plus compliqué: le téléphone contenait des messages liés à des escroqueries. Il affirma qu'on le lui avait donné. Les agents ne le croyaient pas.

- Il est mineur, répéta l'avocat. Sa situation doit être transmise aux services compétents.

- Mineur quand il faut protéger, majeur quand il faut voler, murmura un policier.

Je pensais à toutes les fois où l'âge changeait selon l'intérêt de l'adulte. Monsieur K. voulait me croire majeure. La famille me voulait assez grande pour supporter, assez petite pour obéir. La police voyait en Ibrahim un enfant ou un criminel selon la phrase.

Le carnet me fut rendu, mais plusieurs pages avaient été photographiées. Cette idée me poursuivit.

À l'aube, nous sommes sortis sans Ibrahim. Madame Akissi promet de revenir avec l'avocat. Grâce pleurait.

- C'est ma faute, dit-elle. Je lui avais demandé de venir.
- Ce n'est pas toi qui lui as donné le téléphone.
- Mais si je n'avais pas...
- On peut remonter comme ça jusqu'à sa naissance. À un moment, il faut regarder celui qui a profité de lui.

Mado posa une main sur mon épaule.

- Et regarder aussi ce qu'on peut faire maintenant.

Ibrahim passa deux nuits en garde à vue avant d'être orienté vers un service de protection. Junior disparut du quartier pendant quelques semaines. Moussa reçut des menaces.

Quant à moi, je recopiai le carnet dans une version plus prudente. Je séparai les noms des détails. Je compris que témoigner demandait aussi d'apprendre à ne pas offrir les plus vulnérables à ceux qui prétendaient chercher les responsables.

Cette nuit au commissariat ne nous donna pas justice. Elle nous apprit que la vérité, lorsqu'elle arrive dans un bureau, doit encore survivre aux catégories, aux procédures et à la fatigue de ceux qui la reçoivent.

Chapitre 28 - Sans adresse

La cousine de Mado a fini par demander que je parte.

Je ne lui en voulais pas. La propriétaire menaçait d'augmenter le loyer et les voisins parlaient. Ma toux les inquiétait. Dans une cour commune, la compassion doit souvent négocier avec la peur.

J'ai remis mes vêtements dans le même sacquet qu'au départ de la maison.

Mado voulait m'accompagner à l'association.

- Pas aujourd'hui.

- Tu dis ça chaque jour.

- Parce que chaque jour n'est pas le bon.

- Il n'y aura pas un jour parfait, Aïcha.

Je suis partie avant qu'elle voie mes larmes.

Pendant quelques semaines, j'ai dormi là où je pouvais: chez une fille, dans l'arrière-salle d'un maquis, parfois sous un auvent lorsqu'il ne pleuvait pas. J'ai appris qu'une ville pouvait connaître votre visage sans vous reconnaître le droit d'y rester.

Les médicaments sont devenus irréguliers. Je ratais les rendez-vous. La fièvre revenait plus forte. Pour tenir, je consommais davantage, puis je travaillais pour payer ce qui me permettait de travailler.

Un cercle parfait.

La rue modifiait aussi ma manière de penser. Je choisissais les lieux selon la présence d'une lumière, d'une femme âgée ou d'un commerce ouvert. Je dormais avec mes chaussures.

Je n'utilisais jamais tout mon argent le même jour. Je repérais les chiens avant les hommes, parce que les chiens annonçaient parfois quelqu'un qui approchait.

Une nuit sous un auvent, un agent municipal nous a réveillées à coups de pied dans les cartons.

- Dégagez, vous salissez la ville.

La ville pouvait tolérer les hommes qui nous exploitaient dans les hôtels, mais pas nos corps fatigués lorsqu'ils devenaient visibles sur un trottoir.

Une autre fille, enceinte, a demandé où nous devions aller. L'agent a levé sa matraque.

Nous avons couru.

Au petit matin, je me suis lavée dans les toilettes d'une gare et j'ai remis du rouge à lèvres. La survie exigeait de cacher les preuves de la nuit avant de chercher de quoi payer la suivante.

Une nuit, une jeune fille appelée Grâce est arrivée au Wagon. Elle disait avoir dix-huit ans, mais son visage en avait peut-être quinze. Un homme lui avait promis un emploi de serveuse.

J'ai entendu Clara dans ma propre voix lorsque je lui ai dit:

- Tu ne racontes jamais toute la vérité.

Je me suis arrêtée.

Je devenais à mon tour l'une des personnes qui enseignaient le piège au lieu d'ouvrir une sortie.

- Tu as encore une famille? lui ai-je demandé.

- Oui, mais je ne peux pas rentrer.

- Tu veux vraiment travailler ici?

Elle a regardé le sol.

Je lui ai donné l'adresse de l'association et le numéro de madame Akissi.

- Dis que tu viens de la part d'Aïcha.

- Tu travailles là-bas?

- Non.

- Alors pourquoi toi tu n'y vas pas?

Les enfants posent parfois les questions que les adultes ont appris à contourner.

Grâce est partie le lendemain. Madame Akissi m'a envoyé un message: « Elle est arrivée. Merci. La porte est aussi ouverte pour toi. »

J'ai relu la phrase plusieurs fois.

Pour la première fois, j'avais peut-être empêché une histoire de suivre exactement la mienne.

Cela ne m'a pas sauvée. Mais cela a créé une fissure dans l'idée que je ne servais plus à rien.

Chapitre 29 - Le retour de Safi

Safi revint vivre dans la cour après la mort de tante Mariam.

Elle avait quitté la coiffure et suivait une formation d'aide-soignante. Son rêve d'infirmière n'était pas revenu entier, mais il avait trouvé une forme plus petite qui tenait dans ses moyens.

À l'enterrement, elle me chercha parmi les femmes. Je n'étais pas venue. J'avais appris la nouvelle trop tard, puis j'avais eu honte de me présenter après des années d'absence.

Tante Mariam avait été la première à me donner un livre. Safi retrouva dans ses affaires une boîte contenant des cahiers, des reçus et quelques photographies. Au fond, il y avait le roman à la couverture détachée.

Elle me l'apporta à l'association.

- Elle avait écrit ton nom dedans.

Sur la première page, d'une écriture tremblante, on lisait: « Pour Aïcha, qui posait trop de questions. Qu'elle ne s'arrête jamais. »

Je suis restée longtemps sans parler.

- Elle savait pour le rite? ai-je demandé.

- Tout le quartier savait.

- Et elle n'a rien dit.

- Non.

La gratitude et la colère peuvent habiter la même personne. Tante Mariam m'avait ouvert un monde avec un livre. Elle avait aussi accepté le silence qui avait fermé une partie de mon enfance.

Safi s'assit près de moi.

- Elle regrettait certaines choses. Avant de mourir, elle disait que notre génération devait arrêter.

- Regretter à la fin ne change pas ce qu'on a laissé faire.

- Non. Mais ça peut changer ce qu'on transmet.

Elle m'annonça que Hawa avait une fille de sept ans. La famille préparait déjà des discussions sur la tradition. Hawa refusait. Certaines tantes la menaçaient de l'exclure des cérémonies.

- Elle a besoin de soutien, dit Safi.

- De moi?

- De toutes celles qui savent.

Nous avons organisé une rencontre dans la cour, avec madame Akissi et une sage-femme. Les hommes étaient invités. Mon père refusa d'abord de s'asseoir.

- Ce sont des affaires de femmes.

- Ton ombre était derrière la porte, lui ai-je dit.

Il m'a regardée avec une colère ancienne. Puis quelque chose a cédé dans son visage. Il s'est assis au fond.

La sage-femme parla des conséquences physiques sans montrer d'images. Madame Akissi parla de la loi, du consentement, de la protection. Hawa raconta sa peur pour sa fille. Certaines tantes défendirent la tradition.

- Nous avons toutes vécu et nous ne sommes pas mortes, dit l'une.

- Certaines sont mortes, répondit Safi. On ne raconte seulement pas leur nom.

Ma mère pleurait en silence.

Je pris la parole sans avoir préparé.

- Ce jour-là, j'ai compris que ma douleur comptait moins que votre accord. Après, quand d'autres choses me sont arrivées, je savais déjà que la famille pouvait voir et se taire. Vous n'avez pas créé tout ce qui a suivi. Mais vous m'avez appris à ne pas demander de protection.

Personne ne répondit tout de suite.

Mon père se leva. Je crus qu'il allait partir.

- J'étais dehors, dit-il. J'entendais. Je me suis dit que les femmes savent mieux. C'était une manière de ne pas choisir.

C'était la première fois qu'il reconnaissait sa présence.

- Tu savais que j'avais peur?

Il hocha la tête.

- Et tu es resté dehors.

- Oui.

Le mot n'effaçait rien. Mais il empêchait le passé de continuer à se déguiser en malentendu.

À la fin de la rencontre, Hawa annonça que sa fille ne subirait pas le rite. Ma mère se plaça à côté d'elle. Deux tantes quittèrent la cour en jurant qu'elles ne reviendraient plus.

Le monde ne s'était pas transformé. Une enfant, pourtant, dormirait sans qu'on prépare derrière une porte ce qu'on avait préparé pour nous.

Safi me rendit le livre.

- Garde-le.

Je l'ouvris à la phrase que j'avais aimée: « Le premier jour, elle écrivit son nom à la craie. »

Pour la première fois, ce rêve ne me parut pas seulement perdu. Il avait changé de forme. Peut-être qu'enseigner, c'était aussi entrer dans une cour et dire devant les adultes ce qu'ils avaient appris à ne jamais entendre.

Chapitre 30 - Grâce apprend à dire non

Grâce avait dix-sept ans lorsqu'un homme lui proposa de payer sa formation.

Il possédait une boutique de tissus et venait souvent à l'atelier. Il complimentait son travail, apportait du jus, parlait de l'aider à ouvrir un local. Grâce voulait croire qu'un adulte pouvait reconnaître son talent sans exiger autre chose.

Un soir, il lui demanda une photo « seulement pour lui ». Elle refusa. Il se vexa.

- Tu crois que je suis n'importe qui? Après tout ce que je fais pour toi?

Le langage de la dette revenait avec une précision effrayante.

Grâce vint me voir avec les messages. Je reconnus les étapes: la gentillesse, l'exclusivité, le cadeau, puis l'accusation d'ingratitude.

- Bloque-le, lui ai-je dit.

- Il connaît l'atelier. Et s'il retire ses commandes?

La propriétaire dépendait de lui. Lorsque Grâce lui parla, elle répondit:

- Les hommes parlent comme ça. Sois intelligente, prends l'aide sans donner trop.

« Sans donner trop » signifiait que la frontière serait à la charge de Grâce, pendant que l'adulte continuerait à avancer.

Nous sommes allées voir madame Akissi. Elle proposa d'accompagner Grâce pour parler à la propriétaire et de conserver les messages. Grâce avait peur de perdre sa place.

- Dire non coûte cher, murmura-t-elle.

- Oui, répondit madame Akissi. C'est pour cela qu'on doit le rendre moins cher ensemble.

L'association trouva un autre atelier prêt à l'accueillir. Le salaire était légèrement inférieur. Grâce hésita pendant deux jours, puis changea de lieu.

L'homme envoya des insultes, menaça de raconter qu'elle l'avait séduit. Grâce voulut répondre à chaque message. Mado lui conseilla de ne pas se battre seule dans son téléphone. Elles constituèrent un dossier et signalèrent les menaces.

Quelques semaines plus tard, Grâce vendit sa première jupe dans le nouvel atelier. Elle m'envoya la photo.

- Tu vois, dit-elle, cette fois l'argent n'a pas demandé mon silence.

Je souris, mais je ne voulus pas lui mentir.

- Il te demandera peut-être autre chose: beaucoup de travail, de la patience, des mois difficiles.

- Je sais. Mais au moins, je peux discuter le prix.

Grâce n'était pas sauvée pour toujours. Personne ne l'était. Elle avait seulement appris qu'un non devient plus solide lorsqu'il y a derrière lui une adresse, des témoins et une autre possibilité.

Dans le carnet, elle écrivit elle-même:

Grâce. Vivante. A dit non et a eu peur. Est partie quand même.

Chapitre 31 - Revenir

Je suis retournée à l'association un jeudi après-midi.

Je n'avais pas prévu d'y aller. J'étais montée dans un gbaka pour Adjamé, puis j'ai demandé à descendre avant le carrefour. Mes jambes connaissaient le chemin mieux que ma volonté.

Le portail vert était ouvert.

Dans la cour, Grâce apprenait à utiliser une machine à coudre. Elle m'a vue et a souri. Elle portait un tablier trop large.

- Grande sœur Aïcha!

Le mot « grande sœur » m'a traversée. Je ne savais pas si je le méritais.

Madame Akissi m'a fait asseoir dans l'infirmierie. Elle n'a pas commenté mon retard. Elle a repris les examens, ajusté le traitement et appelé un médecin. Mon état s'était aggravé.

- Il faut une hospitalisation, a-t-elle dit.

J'ai paniqué.

- Je n'ai pas d'argent.

- On va organiser.

- Et si la police demande mes papiers?

- On va organiser.

- Et si ma famille vient?

- Est-ce que tu veux qu'on les contacte?

Je ne savais pas.

On m'a d'abord emmenée à l'hôpital. Les couloirs étaient pleins, les familles assises sur des bancs ou sur leurs sacs. Madame Akissi discutait avec les soignants, remplissait des papiers, appelait des partenaires. Elle faisait ce travail invisible qui sépare parfois une personne soignée d'une personne renvoyée.

Lorsque le médecin m'a demandé pourquoi j'avais interrompu les traitements, je me suis préparée au reproche.

- Parce que je n'avais pas d'endroit où les garder. Parce que certains me donnaient la nausée et que je devais travailler. Parce que je ne voulais pas qu'un client les voie. Parce que parfois je préférais oublier.

Il a noté quelque chose.

- On va reprendre étape par étape.

Pas de discours. Pas de miracle. Seulement des étapes.

Cette approche m'a rassurée. Ma vie avait été détruite par accumulation; peut-être qu'elle ne pouvait être reconstruite que de la même manière.

Le soir, on m'a installée dans une chambre. Grâce est venue me montrer une jupe qu'elle avait cousue. Mado a apporté du pain et s'est fâchée parce que j'avais attendu si longtemps.

- Tu crois que mourir seule va prouver quoi à qui?

- Je ne voulais pas mourir.

- Alors commence à vivre comme quelqu'un qui a le droit d'être aidé.

Sa colère était une forme d'amour que je reconnaissais mal.

J'ai tenu quatre jours.

Le cinquième, Monsieur K. a envoyé un message depuis un nouveau numéro. Il avait publié une photo de Grâce prise près de l'association. Il menaçait de diffuser l'adresse, d'accuser le centre d'organiser un réseau. Il disait que tout s'arrêterait si je le rencontrais.

J'aurais pu montrer le message à madame Akissi. J'aurais pu appeler Mado. Mais les années de chantage avaient construit en moi un réflexe plus rapide que la confiance.

Je suis sortie sans prévenir.

Monsieur K. ne se trouvait pas au lieu du rendez-vous. Son téléphone était coupé.

J'ai compris trop tard qu'il n'avait peut-être jamais eu l'intention de venir. Il voulait seulement vérifier qu'il pouvait encore me faire quitter un endroit sûr.

Lorsque je suis revenue, le portail était fermé pour la nuit.

J'ai appelé. Mon téléphone s'est éteint.

Je me suis assise de l'autre côté de la rue jusqu'à l'aube. Je pouvais voir la lumière d'une fenêtre. J'étais à quelques mètres d'une porte ouverte dans la journée, et pourtant incapable de frapper assez fort.

Au matin, j'étais partie.

Chapitre 32 - Le prix du silence

Monsieur K. m'a retrouvée grâce à une photo prise devant l'association.

On y voyait plusieurs jeunes autour d'une table. L'image avait été publiée pour annoncer un atelier, sans noms. Quelqu'un m'avait reconnue. Deux jours plus tard, un message est arrivé:

« Tu crois que tu peux raconter ma vie? »

Je n'avais écrit son nom nulle part en public. La peur n'a pas besoin de preuve. Elle prend les coïncidences pour des menaces et les menaces pour des certitudes.

Il a appelé depuis plusieurs numéros. Je bloquais, il revenait. Puis une moto a commencé à stationner près du centre.

Madame Akissi voulait déposer plainte. L'avocat conseillait de conserver tous les messages. Mado proposait de me déplacer dans un hébergement plus loin.

- Je ne vais pas encore fuir, ai-je dit.
- Se protéger n'est pas fuir, répondit Mado.
- On dit ça quand on a une autre adresse.

J'avais passé trop d'années à partir. Chaque fuite m'enlevait un lieu, une relation, un morceau de confiance. Je voulais que ce soit lui qui change de route.

Moussa proposa de « régler » l'affaire avec des garçons de l'atelier.

- Tu vas faire quoi? Le frapper? Et après?
- Au moins, il saura.
- Il sait déjà que la violence fait peur. C'est son métier.

Mon frère baissa les yeux.

- Je ne supporte pas de ne rien faire.

- Alors reste avec moi quand je vais au commissariat.

Il accepta.

Nous avons passé une demi-journée à raconter. L'agent demandait des dates précises pour des années que j'avais vécues dans le brouillard. Il voulait savoir pourquoi je continuais à voir Monsieur K. après la première violence, pourquoi j'avais accepté des cadeaux, pourquoi je n'avais pas parlé plus tôt.

Chaque question pouvait être légitime. Ensemble, elles ressemblaient à un procès de ma propre survie.

Moussa s'est énervé.

- Vous demandez pourquoi elle est restée, mais vous ne demandez pas comment lui a pu continuer.

L'agent lui ordonna de se calmer. J'ai posé une main sur son bras.

À la sortie, Moussa pleurait de rage.

- Je comprends pourquoi les gens ne viennent pas.

- Certains viennent quand même.

- Et ça sert?

Je regardai le récépissé dans ma main.

- Je ne sais pas encore.

Les jours suivants, Monsieur K. ne se montra plus. J'ai commencé à respirer un peu mieux. Puis ma mère reçut la visite d'un homme qui lui conseilla de me demander de retirer ma plainte. Il parla de réputation, de famille, de conséquences.

- Il peut vous aider, disait-il. Pourquoi détruire un homme pour des histoires anciennes?

Ma mère l'a chassé.

Quand elle me raconta, sa voix tremblait, mais elle ne me demanda pas de me taire.

C'était peut-être le changement le plus important qu'elle pouvait offrir.

La plainte n'aboutit pas immédiatement. On me demanda d'autres documents, d'autres témoignages. Clara était morte. Sonia introuvable. Beaucoup de preuves existaient seulement dans des téléphones cassés ou des mémoires fatiguées.

J'ai compris que parler avait un prix. Le silence aussi. Le silence m'avait coûté mon école, mon corps, des amitiés et des années. La parole me coûtait la peur, l'exposition et la possibilité de ne pas être crue.

Je choisis malgré tout de laisser la plainte ouverte.

Pas parce que j'étais certaine de gagner. Parce que je ne voulais plus que Monsieur K. puisse raconter notre histoire comme une suite de cadeaux librement acceptés.

Dans le carnet, j'ai écrit:

Le silence protège rarement celui qui souffre. Il protège surtout celui qui sait déjà comment le faire taire.

Chapitre 33 - Dernières lueurs

Mes dernières lueurs n'ont pas été de grandes révélations.

Elles ont pris la forme d'un bol de bouillie offert par une vendeuse qui me voyait trembler. D'un siège laissé libre dans un gbaka. D'un message de Grâce avec la photo de sa première jupe vendue.

Madame Akissi écrivait chaque semaine: « La porte est toujours là. »

Je ne répondais pas.

Je retournais parfois devant l'association. Je restais de l'autre côté de la rue, assez longtemps pour entendre les machines à coudre et les rires qui ne se moquaient de personne.

Dans le carnet, j'ai écrit une lettre à la fille que j'avais été.

« Tu n'étais pas paresseuse. Tu n'étais pas sale. Tu n'étais pas née pour ça. Les adultes t'ont appelée mature lorsqu'ils voulaient oublier ton âge. Ils ont appelé tradition ce qui t'a blessée, débrouillardise ce qui t'a exploitée et honte ce qui leur permettait de ne pas te regarder. »

J'ai dû m'arrêter plusieurs fois.

J'ai ensuite écrit à ma mère.

Je lui ai dit que je l'aimais et que je lui en voulais. Que je savais qu'elle avait été une enfant blessée avant de devenir une mère silencieuse. Que comprendre sa peur ne suffisait pas à effacer la mienne.

Je n'ai jamais envoyé la lettre.

J'ai aussi écrit à Sonia, même si je ne savais pas si elle était vivante.

« Tu avais raison: toutes les robes commencent par une ligne. Moi, j'ai passé des années à croire que ma ligne avait été tracée par d'autres et qu'elle ne pouvait plus changer. Grâce à vendre une jupe. Elle a repris une formation. Peut-être que la ligne que tu m'as montrée continue quelque part. »

À Clara, j'ai écrit moins de mots.

« Tu m'as protégée et tu m'as mise en danger. Je t'en veux. Tu me manques. Les deux peuvent être vrais. »

C'était peut-être la chose la plus honnête que j'avais apprise: les gens ne se divisent pas toujours entre sauveurs et bourreaux. Certains blessés transmettent les méthodes qui les ont maintenus en vie. Les comprendre ne suffit pas à réparer le mal, mais cela empêche les histoires trop faciles.

J'ai confié le carnet à Mado.

- Garde-le si je ne reviens pas.

Elle s'est mise en colère.

- Tu vas revenir toi-même le chercher.

- Promets seulement.

- Non.

- Mado.

Elle a pris le carnet malgré elle.

- Je te le garde trois jours. Après, tu viens.

J'ai souri. C'était peut-être mon premier sourire non calculé depuis des années.

Avant de partir, elle a glissé les craies de madame Koné dans la poche du carnet.

- Tu gardes vraiment tout, toi.

- Pas tout.

Je pensais à Clara, Sonia, Fanta. À mon école. À mon corps d'avant. À toutes les choses que j'avais essayé de garder et que le monde avait prises quand même.

Cette nuit-là, la pluie est tombée sur Yopougon. Je me suis réfugiée dans une cour abandonnée sous un manguier. La fièvre montait. Ma respiration devenait courte.

Je n'avais plus le carnet. Cela me rassurait.

Pour une fois, quelque chose de moi se trouvait entre les mains d'une personne qui ne voulait pas le vendre.

Chapitre 34 - La lettre de Moussa

Moussa écrivit sa lettre après que je lui eus confié une copie du carnet.

Il ne me la donna pas. Mado la trouva plus tard parmi les feuilles destinées à l'atelier d'écriture.

« Ma sœur,

On a souvent parlé comme deux personnes qui se regardent tomber de deux côtés d'un même mur. Je te reprochais ton argent parce que j'avais honte d'en profiter. Tu me reprochais mes téléphones parce que tu reconnaissais ton propre piège.

Je croyais que devenir un homme, c'était ne dépendre de personne. En réalité, je dépendais de Junior, des victimes, des regards du quartier, de la peur de papa et des besoins de la maison. Je n'étais libre que dans les histoires que j'inventais aux autres.

Tu as payé mon examen. J'ai échoué. Pendant longtemps, j'ai pensé que ton sacrifice avait été inutile. Maintenant je comprends qu'une souffrance n'a pas besoin d'être utile pour être grave. Je n'avais pas le droit de te demander de continuer seulement pour que mon avenir avance.

À l'atelier, je gagne moins que ce que je gagnais en une nuit. Mais je dors. Certains jours, je veux retourner au carrefour. Je ne vais pas faire le héros: l'argent facile me manque. Le respect aussi. Ici, le patron me parle parfois mal. La différence, c'est que je peux apprendre, partir, réclamer. Avec Junior, chaque faveur devenait une chaîne.

Je ne sais pas comment réparer ce que j'ai fait aux gens. L'éducateur dit qu'on commence par arrêter, puis qu'on cherche comment rendre. J'ai envoyé une partie de mon

premier salaire à la femme dont le fils était malade, sans mettre mon nom. Ce n'est presque rien. Je vais continuer.

Tu voulais devenir institutrice. Tu l'es devenue sans classe. Tu m'as appris que dire la vérité ne suffit pas, mais que mentir tout le temps finit par te voler ton propre visage.

Je ne veux pas que ton histoire serve seulement à faire pleurer. Je veux qu'elle nous oblige à changer ce qu'on peut encore changer.

Moussa. »

Il avait laissé un espace après son nom, puis ajouté au stylo:

« Vivant, pour l'instant. En train d'apprendre que cela peut suffire pour commencer. »

Chapitre 35 - Mon nom

La ville recommençait à s'allumer après la pluie.

Une panne avait réduit la musique des maquis à quelques voix et au bruit des bouteilles qu'on rangeait. La terre sentait fort. De l'eau tombait encore des feuilles du manguier.

J'ai sorti de mon sac une dernière feuille bleue, oubliée entre deux vêtements. L'encre de madame Koné avait presque disparu, mais on distinguait encore le mot qu'elle avait écrit autrefois: « Continue. »

Je n'avais plus de stylo. J'ai trouvé un petit morceau de craie dans ma poche.

Je me suis demandé si quelqu'un lirait le carnet. Si Mado respecterait sa promesse malgré sa colère. Si madame Akissi transformerait mes phrases en affiche propre, avec une photo d'une fille qui ne me ressemblait pas.

Puis j'ai pensé que les mots n'appartiennent jamais complètement à ceux qui les reçoivent. J'avais écrit parce que madame Koné m'avait dit de continuer, parce que les absentes méritaient une ligne, parce que je ne voulais plus que les autres racontent ma vie sans moi.

Je n'étais pas devenue enseignante. Pourtant, j'avais transmis quelque chose à Grâce. Une adresse, une mise en garde, la preuve qu'une grande sœur pouvait parfois interrompre la répétition au lieu de l'organiser.

Ce n'était pas la vie dont j'avais rêvé. Ce n'était pas rien non plus.

Sur le mur humide de la cour, j'ai écrit mon nom.

AÏCHA TRAORÉ.

Les lettres étaient irrégulières. La craie se cassait. J'ai recommencé le A.

J'ai pensé à mon père derrière la porte le jour du rite. À ma mère qui regardait ailleurs.
À Clara qui riait avant la fin de ses blagues. À Sonia et sa chaussure gauche. À Mado qui
refusait de faire de moi une morte avant l'heure. À Grâce devant sa machine à coudre.

Je n'ai pas pardonné à tout le monde.

Je n'ai pas condamné tout le monde non plus.

J'étais trop fatiguée pour rendre un verdict au monde.

Je me suis assise contre le mur. Dans ma tête, la cour abandonnée est devenue une salle
de classe. Le manguier passait par la fenêtre. Les bancs étaient pleins de filles qui ne
baissaient pas les yeux.

J'ai pris une craie entière et je me suis tournée vers elles.

- Aujourd'hui, nous allons commencer par nos noms.

Ma voix était claire.

Personne ne m'ordonnait de me taire.

Au loin, un gbaka a klaxonné trois fois.

Puis la ville a continué.

Épilogue - L'écho des absentes

Mado attendit quatre jours avant d'ouvrir le carnet.

Le cinquième matin, elle se rendit dans la cour abandonnée. La pluie avait effacé une partie du nom écrit sur le mur, mais pas toutes les lettres.

AïC...

Elle trouva Aïcha sous le manguier.

Après l'enterrement, organisé avec l'aide de l'association, Mado remit le carnet à madame Akissi. Elles lurent les noms, les souvenirs, les colères et les contradictions. Elles ne corrigèrent pas Aïcha. Elles ne transformèrent pas sa vie en leçon simple.

La famille d'Aïcha vint à l'enterrement. Son père resta en retrait. Sa mère s'approcha du cercueil et posa dessus un morceau de tissu bleu. Mado ne sut jamais s'il s'agissait d'un pagne, d'un souvenir ou d'une demande de pardon trop tardive.

Après la cérémonie, la mère demanda à lire le carnet. Madame Akissi hésita, puis Mado accepta à une condition: aucune page ne serait arrachée, aucune phrase ne serait utilisée pour défendre l'honneur de la famille.

La femme lut longtemps. Elle pleura sans bruit devant la lettre qui ne lui avait jamais été envoyée.

- Elle croyait que je ne l'aimais pas, dit-elle.

- Elle savait que vous l'aimiez, répondit Mado. Elle avait besoin que votre amour la protège.

La différence entre les deux phrases resta dans la pièce.

Quelques mois plus tard, l'association ouvrit un atelier d'écriture pour les adolescentes accueillies au centre. Sur le premier tableau, Grâce écrivit à la craie:

« Celles qu'on ne doit pas oublier. »

Puis chaque fille écrivit son nom.

Dans la rue, les gbakas continuaient de klaxonner. Les maquis continuaient de s'allumer. Des hommes continuaient de confondre l'argent avec un droit et des familles de confondre le silence avec l'honneur.

Le monde n'avait pas changé parce qu'Aïcha était morte.

Mais il ne pouvait plus prétendre qu'elle n'avait jamais parlé.